

corbières matin

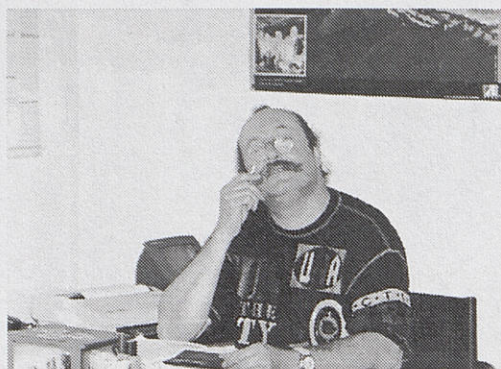
le quotidien du banquet



dire

le négationnisme

Affiche : Le négationnisme p. 5 — **L'auberge espagnole** : Nabokov p. 22 — **Un été des étals** :
Le cèpe p. 25 — **Garrigue** : Le sentier sculptural p. 28 — **Inédits** : Didier Daeninckx p. 30 —
Jean-Paul Goux p. 34



Toute la vérité sur nos maisons de village, propriétés, châteaux en corbières, minervois et narbonnais à bientôt et bonnes vacances !

Jean-Pierre Olive

Pascale Vialan

Pascale Vialan immobilier

achat

vente

location

LAGRASSE

NARBONNE

T : 04 68 43 10 90

T : 04 68 42 83 00

F : 04 68 43 10 96

F : 04 68 42 85 86

15 bld de la Promenade

10 bd Maréchal Joffre



LE TEMPS DES COURGES

Restaurant - Terrasse

Fermé en janvier

Poissons - Crustacés
Viandes et fromages fermiers
Légumes biologiques

Repas à emporter sur commande.

3, rue des Mazels - 11220 LAGRASSE - T. 04 68 43 10 18



Hautes Corbières Électricité

Jean-Paul Louvet

Installations électriques pour bâtiments neufs et anciens,
Antennes et réceptions satellites,
Installations solaires et éoliennes

11330 Lairière - Tél : 04 68 70 05 96

Le Crédit Agricole du Midi s'associe à vos passions



MUSIQUE, DANSE, THÉÂTRE, FOOTBALL, RUGBY, CYCLISME...

LA BANQUE DE L'IMAGINATION S'ASSOCIE AU QUOTIDIEN À VOS PASSIONS.

PAR SES DIVERSES ACTIONS ET INTERVENTIONS FINANCIÈRES, LE CRÉDIT AGRICOLE DU MIDI A TOUJOURS À CŒUR DE SOUTENIR LE SPORT ET DE PRIVILÉGER LES INITIATIVES CULTURELLES ET L'ANIMATION DE NOTRE RÉGION.

PARTENAIRE DE L'ÉVÉNEMENT



Le verrou

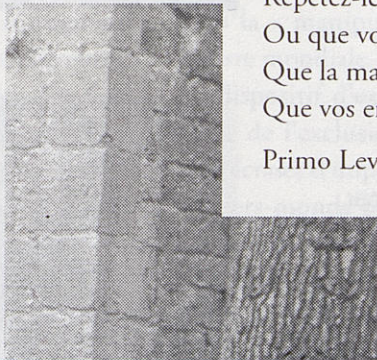
On ne doit pas aujourd'hui sous-estimer l'influence des négationnistes. Au Liban, un des livres les plus présents sur les rayons des bibliothèques des lettrés et des militants de tous bords est l'ouvrage de Roger Garaudy, *Les Mythes fondateurs de la politique israélienne*, dont le but principal est de nier la Shoah.

Fermer sa porte à ceux qui mentent, calomnient, oublient, nient, pervertissent, minimisent ou édulcorient le crime absolu d'Auschwitz est l'acte éthique nécessaire de tout engagement pour celui qui cherche à « dire la vérité ».

Dans un Banquet du Livre sur ce thème, il est indispensable que résonnent les exigeantes recommandations de Primo Levi.

N'oubliez pas que cela fut,
Non, ne l'oubliez pas :
Gravez ces mots dans votre cœur,
Pensez-y chez vous, dans la rue,
En vous couchant, en vous levant,
Répétez-les à vos enfants,
Ou que votre maison s'écroule,
Que la maladie vous accable,
Que vos enfants se détournent de vous.

Primo Levi, *Si c'est un homme*



calendrier

petits formats

dimanche 9 août

Parution du n° 39 de *Corbières matin*

9 h

Sortie pedestre : *Escapade à Bourdicot*
(Labastide-en-Val)

9 h 30

Atelier de lecture autour de l'œuvre
de Claude Simon, animé par François Bon

15 h

Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains* : André Suarès
> Salle des gardes de l'abbaye

16 h

Lecture de textes de François Bon,
Jean-Paul Goux et Jean Rouaud
> Petit cloître

17 h

Cycle documentaire
Chute libre de Éter Forgacs
> Salle des gardes de l'abbaye

17 h 30

Concert d'orgue par Jean-Pierre Lecaudey
> Église Saint Michel de Lagrasse

18 h

Les rencontres de l'abbaye
« Claude Simon, ce qu'on lui doit », animé par
Dominique Viart, avec François Bon,
Jean-Paul Goux et Jean Rouaud

21 h 30

Cinéma aux étoiles
La Jetée et *Level 5* de Chris Marker
> Jardin de l'abbaye

22 h

Les soirées philosophiques
« Dire la vérité sur le négationnisme »,
par Alain Bihr, Didier Daeninckx, Valérie Igounet
et Philippe Videlier
> Petit cloître

24 h

Journal télévisé du Banquet
> En plein air, sur le boulevard de la Promenade



François Bon et l'atelier d'écriture autour de Claude Simon

Le verrou

par Valérie Igounet

Le discours négationniste nie la politique d'extermination nazie à l'encontre des juifs d'Europe. Il dédouane l'Allemagne hitlérienne qui accuse les juifs d'avoir menti afin de culpabiliser l'Occident et de permettre la création d'Israël. Dès l'après-guerre, Maurice Bardèche avance les items du négationnisme. Ses prétentions fascistes discréditent une idéologie prétendument apolitique. L'ancien militant socialiste et déporté, Paul Rassinier, lui succède et devient le premier révisionniste français. Porté majoritairement par l'extrême droite dans un après-guerre qui inhérite toute réminiscence d'antisémitisme, le négationnisme végète jusqu'en 1978. L'affaire Faurisson le sort de son confinement. Soutenu par une ultra-gauche minoritaire, Robert Faurisson insufflé un renouveau au négationnisme en se focalisant sur l'inexistence des chambres à gaz et en s'arrogeant la cause palestinienne. Ses théories sont résumées dans cette phrase, prononcée par le négationniste sur Europe 1, en décembre 1980 : « Les prétendues "chambres à gaz" hitlériennes et le prétendu "génocide" des Juifs forment un seul et même mensonge historique, qui a permis une gigantesque escroquerie politico-financière dont les principaux bénéficiaires sont l'État d'Israël et le sionisme international et dont les principales victimes sont le peuple allemand – mais non pas ses dirigeants – et le peuple palestinien tout entier. » En 1986, Henri Roques est à l'origine d'une affaire éponyme qui inaugure une nouvelle période marquée par le procès Barbie, le vote de la loi Gayssot (13 juillet 1990) et par des « affaires » (Notin, Garaudy, etc.) permettant de mettre au jour la propagande négationniste.

Contemporaine de la création d'Israël, la naissance du négationnisme annonce des enjeux idéologiques. Son essence même dévoile un discours dominé par l'antisémitisme. Dès l'après-guerre, il présente, en France, cette spécificité de trouver écho et zéloteurs

aux deux extrêmes de l'échiquier politique. Des rapprochements de personnes, réunies par une convergence d'intérêts, s'opèrent et perdurent. Aujourd'hui, c'est par la banalisation de ce discours, par l'intrusion du discours négationniste dans des milieux comme l'enseignement, par de nouvelles technologies comme Internet, par l'apparition d'une nouvelle terre d'accueil – le monde arabe –, et par l'installation du Front national dans la vie politique française que la diffusion du négationnisme continue plus que jamais. Dernièrement, le directeur de la rédaction de *National Hebdo* expliquait, après la récidive de Jean-Marie Le Pen à Munich (décembre 1997), qu'il faut faire sauter les derniers « verrous politiques qui retiennent les Français d'adhérer » à l'idéologie frontiste. Ces obstacles idéologiques trouvent leur origine dans la « manipulation historique » de la Seconde Guerre mondiale. Les chambres à gaz sont le « chœur du dispositif d'exclusion des nationaux – et c'est à cause de l'exclusion des nationaux que les Français sont écrasés d'impôts et livrés sans défense à l'invasion du tiers-monde par des gouvernements criminels ». Bien plus, elles constituent la « clé du système ». Rappelons que Pierre Vial, un des fondateurs du GRECE (Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne), membre du bureau politique du Front national et maître de conférences en histoire à l'université de Lyon III, est aujourd'hui vice-président de la commission culturelle du conseil régional Rhône-Alpes. Il expose les « conceptions » historiques du FN dans sa chronique hebdomadaire de *National Hebdo* intitulée « Notre mémoire » et sous-titrée « antidote aux manipulations et à l'oubli de l'histoire » !

rencontre

22 h

Philippe Vidalier est historien, chercheur au CNRS. Spécialiste de l'histoire des banlieues et des immigrations, il s'intéresse aussi aux littératures populaires, à la bande dessinée. Il a publié de très nombreux articles dans *Le Monde Diplomatique* et *Lettre Internationale*. Il est également l'auteur de *La Proclamation du Nouveau Monde*, où il raconte sa découverte, aux États-Unis, de la première traduction en français du *Manifeste du Parti Communiste* de Karl Marx et Friedrich Engel, dont on commémore le 150^e anniversaire. Il y parle des révolutionnaires allemands vaincus en Europe qui, comme Joseph Weydemeyer, combattirent les troupes esclavagistes lors de la guerre de Sécession ou d'autres qui fondèrent des communautés utopistes dans l'Illinois, au Missouri. Philippe Vidalier a également publié *L'Étoile de Che Guevara*, une biographie augmentée de poèmes et de nouvelles écrits par le guerillero assassiné.

Alain Bihr est docteur en sociologie. Il enseigne la philosophie à Strasbourg. Collaborateur du Monde Diplomatique, il participe à de très nombreuses revues et anime *À contre courant*, un mensuel de réflexion économique et sociale d'inspiration libertaire. Très engagé dans la lutte contre l'extrême-droite et ses idées, il a été dans sa ville à l'initiative de la grande manifestation contre le congrès du Front National. Il a publié *Pour en finir avec le Front National*, *Déchiffrer les inégalités* et une étude sur le mouvement ouvrier européen, *Du Grand Soir à l'alternative*.

Valérie Igounet vient de mettre la dernière main à un doctorat de sciences politiques sur le négationnisme et l'extrême-droite, une étude qui s'avère déjà comme la plus complète réalisée sur ce sujet. Elle collabore à plusieurs revues, et *Le Monde Diplomatique* lui a récemment ouvert ses colonnes. Elle a écrit une contribution remarquée dans le livre *Négationnistes, les chiffonniers de l'histoire* auquel ont participé les trois autres intervenants de la soirée consacrée à dire la vérité sur le négationnisme.

Didier Daeninckx, né à Saint Denis en 1949, fut ouvrier d'imprimerie, journaliste localier avant d'être romancier. De *Meurtres pour mémoire* publié en 1984 à la « Série Noire » au *Goût de la vérité* (Verdier, 1997), il a, dans des genres différents, poursuivi le même combat. Combat pour la mémoire, en traquant les failles de la mémoire collective pour faire surgir celle des oubliés, des gens de peu, des poilus enterrés vifs en 1914-1918, des enfants déportés en 1942, des cadavres d'Algériens jetés à la Seine par la police française en 1961. Combat pour la vérité, car quand on veut faire travail de mémoire, il faut croiser le fer avec les « chiffonniers de l'histoire », les menteurs, les faussaires et les manipulateurs.

Celui qui dit « avoir toujours écrit contre » est d'abord un homme de fidélité et de conviction, donc d'éthique, car il n'est pas aujourd'hui d'autres figures de l'engagement.

Et les questions du public,
le lendemain midi...

Il n'y aura pas de débats dimanche 9 août à l'issue de la rencontre « Dire la vérité sur le négationnisme » par Alain Bihr, Didier Daeninckx, Valérie Igounet et Philippe Vidalier. Une discussion avec tous les intervenants se tiendra le lundi 10 août à 12 heures au cloître de l'abbaye, afin de laisser aux choses fortes le temps d'imprégner les esprits.

Ce n'est pas tout que de ne pas brûler les gens

Il y a deux siècles Voltaire écrivait des Juifs :

« Vous ne trouverez en eux qu'un peuple ignorant et barbare qui joint la plus indigne avarice à la plus détestable superstition et la plus horrible haine pour tous les peuples qui les tolèrent et les enrichissent. »

Voltaire ajoutait : « Il ne faut pourtant pas les brûler »

Il lui fut répondu par un écrit anonyme intitulé « Lettres de quelques Juifs portugais, allemands et polonais à Monsieur de Voltaire ». On y lit ceci :

« Ce n'est pas tout que de ne pas brûler les gens : on les brûle avec la plume, et ce feu est d'autant plus cruel que son effet passe aux générations futures. »

Aujourd'hui, entre deux hommages à la vaillance des Waffen SS, l'éditorialiste de *National Hebdo*, Martin Peltier, explique à ses troupes :

« Nous devons tous comprendre et faire comprendre aux Français que tant que l'on n'aura pas débloqué l'affaire du « détail », les banlieues continueront à flamber et la France à sombrer ».

En une phrase, il dévoile une partie du dispositif idéologique de son parti. Car quel rapport peut-il exister entre le « détail », ce doute pervers sur l'existence des chambres à gaz qui valut une forte condamnation au chef du FN, et les difficultés avant tout sociales que rencontrent les quartiers périphériques ?

Le bénéfice escompté est double.

- Si le problème du détail est réglé, c'est-à-dire, si l'idée que les chambres à gaz n'ont pas existé s'impose, le nazisme devient une dictature comme les autres, seulement un petit peu plus brutale.

- Et si l'on a pendant cinquante années cru à une telle fable, c'est que certains y avaient de puissants intérêts.

La nécessité de la lutte antifasciste doit être anéantie dans les consciences. L'offensive négationniste est un moyen de réhabiliter un argument central de l'extrême-droite discrédité depuis 1945 : l'antisémitisme.

Dans ce combat, elle a malheureusement pu compter, en France, sur la complicité d'hommes et de groupes situés, *a priori*, à l'autre extrémité de l'échiquier politique. Dès les années soixante un texte, « Auschwitz ou le grand Alibi » circule à l'ultra-gauche. Il y est prétendu, au nom d'un marxisme mal digéré, que les nazis n'auraient pas exterminé des Juifs mais des travailleurs ! Quelques années plus tard, ce seront des groupes tels que La Vieille Taupe, qui organiseront les coups médiatiques pour propulser Robert Faurisson sur le devant de la scène. Ce professeur de littérature dont un des faits d'armes a consisté à visser une plaque en hommage à Pétain sur le mur d'un hôtel de Vichy, parviendra à écrire dans *Le Monde* du 29 décembre 1978, un article qui disait :

« Le nazisme est mort, et bien mort, avec son Führer. Reste aujourd'hui la vérité. Osons la proclamer. L'inexistence des « chambres à gaz » est une bonne nouvelle pour la pauvre humanité. Une bonne nouvelle qu'on aurait tort de tenir plus longtemps cachée ».

Les individus le soutenant rejoindront peu à peu le combat de l'extrême-droite, et pour certains ses organisations, mais ils entretiendront toujours la confusion, donnant à leurs publications antisémites des tonalités « révolutionnaires » afin de faire basculer le lecteur pressé ou inattentif. En 1996, ce sont eux qui publieront le livre négationniste de Roger Garaudy et qui obtiendront le soutien d'un abbé en déshérence. Le 1^{er} 1996 à Paris, lors du défilé frontiste, des groupes de jeunes du Front National scandaient : « À Paris comme à Gaza, Intifada partout, l'abbé Pierre avec nous ».

Aujourd'hui, en France, dans des livres, des journaux, des librairies, on torture les mots pour qu'un jour, dans d'autres lieux plus humides, plus sombres, on parvienne à torturer les corps.

— Didier Daeninckx

rencontre

18h

Jean-Paul Goux : lyrique et singulier

par François Bon

Il n'y a pas, globalement, d'injustice profonde dans l'histoire de la littérature. Des textes qui restent vingt-cinq ans dans les placards (*Une saison en enfer*) finissent par en sortir, des Mémoires faits pour des archives confidentielles deviennent la référence des plus exigeants auteurs (duc de Saint-Simon). Simplement, l'histoire littéraire prend son temps, et crée des décalages qu'on a beaucoup de mal à ne pas considérer comme injustes, même si provisoires.

Jean-Paul Goux a été un auteur déterminant pour moi il y a vingt ans, quand, ne sachant pas moi-même ce que je cherchais, sauf que cela passait par la littérature, et qu'il me faudrait attendre encore longtemps la maturation d'un premier livre. C'étaient des livres élégants, liés à une revue turbulente (*Digraphe* et sa collection), et surtout, des livres en prose, où pour la première fois je découvrais la liberté possible de son usage dans notre présent le plus immédiat, et ses grandes villes et ses usines, son bruit et pourtant ce que nous exigeons de beauté, de continuité aussi au vieil héritage, des poètes, des peintres. Et cela se passait en prose. Je me souviendrai toujours, dans mon usine, d'un type prenant dans mon sac le livre de Goux que je lisais et se mettant à lire à voix haute, pour se moquer, parce que la phrase ne finissait qu'au bout de deux pages. Et nous étions sept dans ce coin derrière les machines, où nous buvions le café dans les senteurs d'huile, et soudain la cadence, le grand lyrisme de Goux (c'était ce livre magistral, et bien sûr indisponible désormais, qui s'appelait *Le Triomphe du temps*) en imposait même à ce type, qui n'avait pas de livre chez lui, trouvait de lui-même les balances, les amplitudes, et voilà que tout le monde écoutait, on ne se moquait plus.

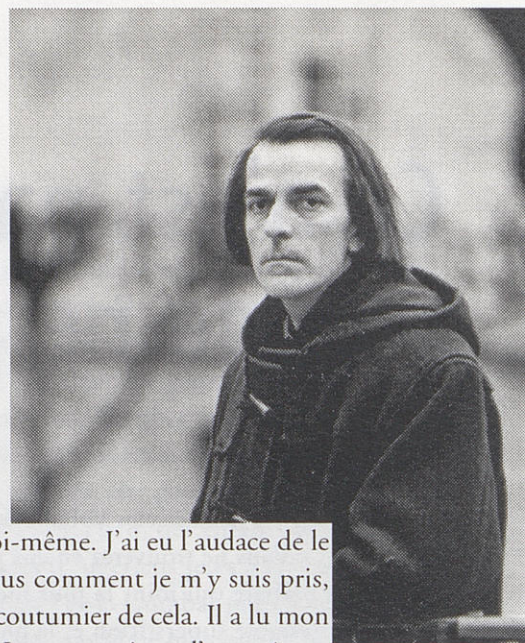
Ce que je ne savais pas encore, c'est par quels chemins cela passait, d'accéder là. Par quelles lectures, par

quelle discipline pour soi-même. J'ai eu l'audace de le rencontrer. Je ne sais plus comment je m'y suis pris, parce que je ne suis pas coutumier de cela. Il a lu mon manuscrit en ébauche. Je me souviens d'une séance chez moi, sur une page, et lui devant moi, l'auteur considéré si rare, avec tant de respect, en train de me démonter ligne à ligne une page dactylographiée. Après j'ai travaillé, plusieurs mois, mais je tenais mon livre.

De lui aussi j'ai appris les dettes, le chemin : les noms de Gracq, Chateaubriand, et bien sûr Claude Simon, je ne les aurais peut-être pas si vite fréquentés s'il n'y avait pas eu la rencontre de ce garçon à la longue mèche, à la voix presque chuchotée derrière les cigarettes, remplissant sans marge d'une écriture minuscule et serrée ses grandes pages.

Jean-Paul Goux n'a jamais écrit de façon mineure. Dans sa tentative, jamais le monde, dans ses empoignades, ses désordres, politique et jardins, n'a été absent ou délaissé. Sa grande cadence lyrique emporte tout. Un autre livre indisponible, mis au pilon, de Goux : *Mémoire de l'enclave* (Mazarine, 1986). Deux ans chez Peugeot, un livre de commande, deux ans à arpenter les habitats ouvriers, à discuter par pleines nuits avec les gars aux mains abîmées. Un livre de six cents pages, le livre le plus total, le plus fouillé, sur l'usine, au moment où l'histoire bascule, les renvoie au passé. On n'a pas voulu le reconnaître ni l'entendre, même si ses livres, désormais chez Actes Sud, ont enfin pignon sur rue.

Au Banquet, aujourd'hui, c'est cette voix singulière, une des plus audacieuses, obstinées et résolues, de la prose française d'aujourd'hui, qu'il nous sera donné ensemble de découvrir. En prélude à l'injustice défaite.



rencontre

18 h

S'en aller droit debout dans la parole

S'en aller droit debout dans la parole et rien d'autre, les mots les faire sonner comme un bouclier de métal poli contre le corps tenu, des histoires dont il n'y avait pas à se faire complice, rien, pas d'admiration, se faire non jugeant, mais retourner cette parole objective vers le monde au dehors, qui d'ordinaire se refuse à l'entendre : parler pour ceux qui ne veulent pas entendre.

La dureté du métal, la résistance de la matière, François Bon les connaît pour les avoir directement expérimentées, à même le corps, en usine, après des études dans une école d'ingénieur et une spécialisation dans le soudage par faisceau d'électrons. Son premier roman, publié en 1982, marqua à la fois sa *Sortie d'usine* et son entrée en écriture. François Bon a aujourd'hui 45 ans et a publié près de 15 romans dont les titres frappent comme des coups portés à la dureté du monde : *Temps machine*, *Prison*, *Décoriment*, *Parking*, *Impatience*...

Que le monde ait brutalement changé d'image, que les rocade, les bretelles d'autoroutes, les parkings et les hôtels Formule 1 organisent désormais le théâtre de nos escapades, cela, nous le savons sûrement, et nous le sentons, peut-être. Qu'il existe dans ce monde, notre monde, des gens dont la souffrance est extrême et la relégation tout autant, des prisonniers, des personnes vivant du RMI, des jeunes en difficulté, des mères célibataires, des chômeurs en réinsertion, cela, nous le savons sûrement mais certains ne veulent pas l'entendre. C'est dans cette « zone obscure et violente » où sont tenus certains et qui nous est interdite, dans ce réel transformé mais qui est encore muet, que François Bon court pour nous le risque de « s'en aller droit debout ». Il pratique depuis quelques années l'écriture en atelier, auprès des mots des femmes de Lodève ou dans le corps à corps avec les phrases des jeunes détenus de Gradignan. « Pareil texte, on n'en est que le dépositaire provisoire, cela ne nous appartient pas. Mais cela concerne pourtant, hors des murs, le monde et la ville, parce que cette parole rien ne lui permet sinon d'advenir, hors une brisure par violence... », rien, sinon la violence que se fait un écrivain à lui-même. François Bon est de ceux-là qui, comme le confessait Kafka, ont chaque jour une phrase braquée sur la tête. C'est à ce seul prix que la littérature existe, cela, nous le savons et nous le voulons.

Clopin-clopant, dans les heures bancales

Jean Rouaud est entré en littérature par une grande porte : dès son premier roman, *Les Champs d'honneur*, il toucha plus de 600 000 lecteurs et fut récompensé du Prix Goncourt en 1990. Pourtant, Jean Rouaud n'est pas de ceux qui avancent, confiants, dans un monde compact aux tracés rectilignes. S'il écrit, c'est avec une mémoire brisée et une vision tremblante, « clopin-clopant, dans les heures bancales », dans le monde qui est le sien. Ce que l'on sait de Jean Rouaud, c'est ce qui vaut d'être su, c'est ce qu'il parvient à dire de lui dans une œuvre : l'expérience douloureuse du pensionnat, la perte tragique, coup sur coup, vers l'âge de onze ans, du père, du grand-père et de la Tante Marie, puis, sur les campus agités par la révolte, les premières heures d'une musique, celle qui vibre sur le violon d'un grand-père : une musique généalogique, l'exploration de nos attachements, ceux qui nous tirent ou ceux qui nous lâchent. Alors, si *Les Champs d'honneur* évoque bien la figure d'un grand-père connu, si *Des hommes illustres* ou *Pour vos cadeaux* parlent d'un père et d'une mère en particulier, et si *La vie à peu près* place l'image d'un Jean Rouaud dans notre champ de vision, nous, lecteurs, rendus par la force d'une écriture à la vision tremblante, nous y voyons passer un peu de notre histoire et son cortège de troublants défunts.

— Christine Lecerf

rencontre

18 h

Parcelles du *Jardin*

par Dominique Viart

Lisant *le Jardin des plantes*, je voudrais, à l'invitation de Claude Simon – et de Montaigne – en « déli-bérer à parcelles ».

Dérangement

La réception de ce livre auprès des lecteurs de Simon produit son étrange effet : c'est encore Simon mais ce n'est pas *pareil*... moins intense, dit-on, plus éclaté. Cette diversité de ton, de registres, de sujets étonne ceux qui se sont accoutumés à lire la puissante orchestration de séquences des livres antérieurs. Moins intense ? non, ces « moments nuls », comme dirait Breton, ont même légitimité que tout autre. Qu'est ce qui s'imprime dans le creuset de la mémoire ? selon quelle inexplicable et tacite axiologie des intensités intimes ? L'autobiographe conscient de son image les choisit, au besoin les invente... Simon laisse venir à l'écriture ces moments qui dessinent plus sûrement que tout autre l'étrangeté irrégulière d'un homme, son profil de pierre vive mal taillée, *baroque*.

Non plus éclaté – jamais aucune synthèse n'obsède l'œuvre simonienne – mais plus ouvert, certainement. Plus ouvert et sur tous les fronts.

Livre kaléidoscope qui mêle moments de vie et moments de livres. De livres écrits et de livres lus. Des *notes de soi* en somme, et en fragments : ce mélange qui fait un homme, et qui l'*essaie* – Montaigne encore – dans les pages où se cherche, plus que ne se consigne, ce qui l'habite : « portrait d'une mémoire », dit-il.

Sous-titre : « roman », encore. Pas d'autobiographie ? « Œuvre de soi » : le « roman » de Simon, sa geste et sa langue, son architecture aussi.

Livre, en fait, qui *dérange* la lecture, en fait perdre l'habitude, pourtant peu à peu installée, d'*Herbe* en *Histoire*, de *Route* en *Acacia*, de *Bataille* en *Géorgiques*... Procédé de dérangement, ces fragments parallèles, ces collages dans la page, comme pour dire que tout doit être lu en même temps même si cela ne se peut.

Rien n'est étranger à rien : la conscience comme un rhizome. *Le Jardin des plantes* fait circuler son lecteur sur mille plateaux (mais je me souviens des réticences de Simon envers Deleuze : un entretien accordé à *La Nouvelle Critique* s'indignait de comparaisons pour le moins hâtives osées naguère par le philosophe).

Réappropriation

Les livres de Claude Simon : jamais ils ne l'abandonnent.

Lire *Le Jardin*, c'est rouvrir *Histoire*, *L'Invitation*, *Le Palace*, *La Route*... Écriture de la mémoire ou mémoire de l'écriture ? Qui sait ce qui reste d'une expérience, de l'expérience vécue ou du récit qu'on en a fait, et refait, et qui hante ? Les phrases, les images, reviennent – et les images avec les phrases et les phrases avec les images : un *mixte* du temps qui se fait verbe et se fait chair dans l'écriture qui le reprend.

Traitement du temps. Le présent n'est qu'un souvenir en puissance : « plus tard je devais me rappeler cela... ». D'où parle-t-on ? Depuis quel non-lieu de l'Histoire, quelle adhésion décalée au moment présent ? En fait je ne vis pas avec la conscience de ce que je vis, la conscience vient après.

Ou ne vient pas tout à fait, et c'est l'écriture qui reçoit charge d'en risquer l'approche.

Les livres de Simon : ce mouvement sans fin vers ce qui échappe et toujours se reprend. Mais en quête de quelque chose, et non, comme Beckett, pour parler, et *ne pas finir*.

Savoir ce que l'on a été, ce que l'on a vécu – et comment cela se dépose, s'agite, se redépense dans la conscience d'avoir été. On n'en a jamais fini avec les images et leur étrange persistance.

Je m'étonne des détails. Un œil de photographe ou l'élan de la phrase qui réinvente – les deux sans doute : l'appel de l'image par le mot et du mot par l'image, tous deux détachés du temps.

Et le souci, cependant, de la précision *historique* : il faisait soleil sur cette route que les lecteurs ont rêvée sombre sous les nuages d'orage dont le cinéma accompagne désormais toujours l'intensité des déchirements historiques. Nous avons appris à ne plus voir en dehors des systèmes de signification qui saturent toute représentation. Trop de signes dans nos têtes : l'événement est pré-pensé ; pré-vu avant même qu'il n'advienne. Il faisait soleil le 17 mai 1940 sur la route de Solre-le-Château à Avesnes.

Précision historique : lire le Journal de Rommel, les archives de la guerre ; les donner à lire, y revenir. Savoir ce que l'Histoire officielle retient des absurdités qui furent le lot d'hommes ballotés hors du sens.

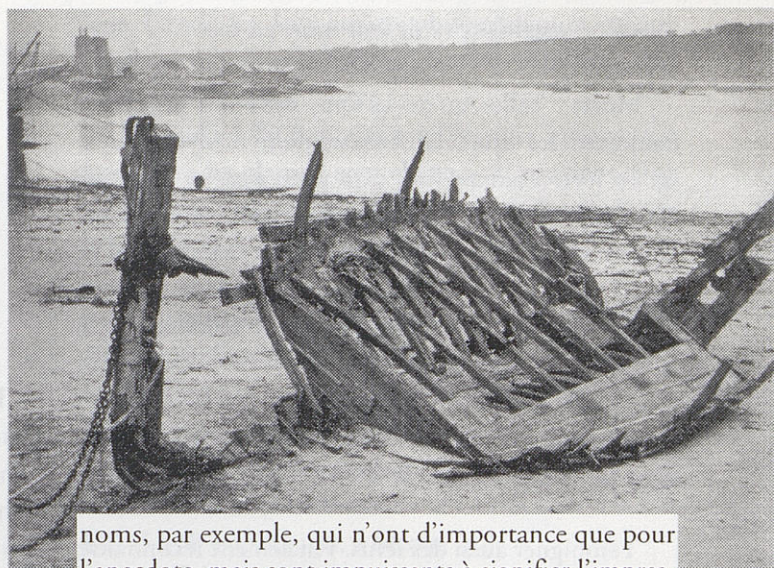
Ce soleil du 17 mai 1940 fait partie d'un conglomérat de sensations que l'on ne peut dissocier, qu'aucune *re-présentation* ne doit pouvoir recouvrir.

Il dit le *scandale* de la guerre bien mieux que l'improbable adéquation des éléments au drame du monde.

Revenir toujours à cela. Se réapproprier l'événement. En dénuder l'expérience.

Dire et ne pas dire

Cet entre-deux où se manifeste la volonté de présenter ce qui fut, sans toujours en livrer le détail (les



noms, par exemple, qui n'ont d'importance que pour l'anecdote, mais sont impuissants à signifier l'impression produite, quand, au contraire, la périphrase souligne l'effet : stratégie de *L'Invitation* ici reprise aussi pour la représentation théâtrale entre artistes et intellectuels sous l'Occupation). Dire et ne pas dire : il ne s'agit pas de chronique mais d'images ; de moments qui n'importent que pour eux-mêmes, non pour quelque récit organisé où ils viendraient s'enchâsser.

Dire et n'avoir pas dit : l'insistance du journaliste – la peur ? mais comment c'est, comment c'était ? Questions du *Palace de la Route des Flandres* auxquelles les livres accumulés savent qu'ils ne répondront jamais.

Et revenir, et insister et reprendre ce qui ne fut pas assez dit : quatre jours d'une guerre.

À chaque livre de nouvelles émergences

Dans *Le Jardin*, d'autres choses aussi, demeurées latentes, silencieuses dans les marges des livres antérieurs. Passées dans l'allusion ou demeurées dans l'intimité tacite. L'enfance, le collège, ses rites et ses humiliations (le relais perdu) ; la maladie, l'étonne-

ment ou l'angoisse qui sidèrent, cet étrange être-au-monde quand on ne sait plus si l'on y est encore vraiment, passages de la mort.

« [...] regardant venir leur mort en rose »

Morts : celles qu'on côtoie ; celle des proches : comment les dire ? Le ressassement même montre qu'on n'en a jamais fini, non plus, avec ce sens qui échappe, ces mots qui s'ajustent plus ou moins à l'émotion, à cet état sans mot qui s'inscrit dans le corps même, plus, sans doute, que dans l'esprit. Lequel tente de s'approprier quelque chose de cette existence insaisissable.

Mort de la mère : comment y être présent ? Il en reste un cri aboyé dans la vitesse du train.

Témoigner aussi des refus. Finalement reconnaître combien l'on est *engagé* dans des procédures dont on se voudrait quitte. Ce que l'on signe et ce que l'on ne signe pas : l'écrivain n'est pas hors du monde. Il dit le monde et son ton suffit à l'évaluer. Rappeler qu'à Salamanque les *Colloques* d'Érasme sont « caviardés » : l'indignation serait en retrait sur le constat.

Bibliothèque

Lectures, réflexions, interrogations : l'écriture de Simon est une écriture critique. Elle dialogue avec les livres lus selon un mode inauguré dès *La Corde raide*. Stendhal, Proust, Flaubert, Conrad, Faulkner, Dostoïevski, Breton, Roussel, Montaigne... pas vraiment des intercesseurs, des modes possibles de l'écriture. Retenus, contestés, commentés... Invitation à en entendre résonner les pages dans les pages de Simon. À lire dans ces pages combien d'autres dénoncent leur propre artifice (Roussel, Stendhal...)

C'est la littérature même qui s'inquiète d'elle-même en ces pages. Qu'est-ce qu'écrire ?

Conrad (p. 219) : en reconnaître l'impossibilité – et persister.

Le refus de l'allégorie : c'est une feuille tout simplement (Kirilov). En revenir au constat : la littérature n'interprète pas le monde, elle le donne à lire. Réhabiliter, contre Breton, la description : elle contient tout et le reste n'est que littérature.

« Ceux qui lisent un livre pour savoir si la baronne épousera le comte seront dupés » (Flaubert).

Portrait de l'écrivain en écrivain : faire de l'entretien journalistique matière à littérature. Retourner l'ordre des choses. Avec l'humour et la gravité. C'est là, sans doute, que s'interroge le travail accompli, par le truchement d'une quasi-caricature, dont l'insistance naïve finit cependant par mettre le doigt sur cette impossibilité dont parle Conrad.

Portrait de l'écrivain en écrivain : colloques, voyages, remises de prix – comment circonscrire l'écriture ? Qu'est-ce qu'elle menace ? Comment lui *faire dire* ce qu'elle ne cesse de ne pas dire.

Et de démentir.

« Sauf la pornographie » : c'est le discours qui enserre le monde qui est obscène.

La présence brutale et franche du corps en désir.

Cette force des images données par les mots – précision clinique et métaphore : toucher au plus aigu de l'étrangeté des corps dans l'urgence.

Sans allégorie.

Le Jardin des plantes : cette étrangeté d'écrire.

Concert d'orgue à l'église

Jean-Pierre Lecaudey, titulaire des grandes orgues « Pascal Quoirin » de Saint-Rémy de Provence commence à prendre goût au beau « Puget » tout neuf de l'église de Lagrasse. Déjà présent l'an dernier pendant le Banquet, il revient cette année, toujours à l'invitation des « amis de l'orgue », pour, du lundi 10 au vendredi 14, animer une académie. Chaque soir, à 19 h 30, il donnera également un court concert-lecture.

Mais cet après-midi, dans la fraîcheur de l'église Saint Michel, c'est à un vrai concert qu'il nous convie. Widor, Franck, Pierné, Boellmann, Saint Saens, Lasceux et Lefebure-Wely y seront à l'affiche.

17 h 30, église de Lagrasse

Entrée : 50 F, tarif réduit 35 F.

Rencontres philosophiques

C'est chaque année le cœur du banquet du Livre. Même si, grâce à la lecture de Cervantès et ses premiers commentaires, la littérature a déjà lancé quelques hautes fusées vers les cieux.

Lundi 10

Jean-Claude Milner, Carlo Ginzburg et Jean-Claude Zancarini, « exactitude et vérité »

Mardi 11 à 22 heures

Christian Jambet, « l'énonciation messianique de la vérité »

Mercredi 12 à 18 heures

Guy Lardreau, « Travail et paresse de la vérité »

Mercredi 12 à 22 heures

Benny Lévy, « vous êtes mes témoins »

Mais dès ce soir, à 22 heures, le petit cloître de l'abbaye accueillera une autre rencontre, autour de Valérie Igounet, Didier Daeninckx, Alain Bihir et Philippe Videlier, réflexion sur le négationnisme et les réécritures de l'histoire.

L'entrée de ces rencontres est payante, fixée à 30 F.

Abonnements : 2 soirées, 50 F ; 3 soirées, 70 F, 4 soirées, 80 F.

Les billets sont en vente sur place au moment des rencontres, ou à l'avance, au Point accueil.

Inscriptions aux ateliers

La semaine qui débute demain est celle des ateliers. Lundi, les deux ateliers philosophiques et l'atelier de plein air sur la rivière commenceront leurs activités quotidiennes.

Les ateliers du Banquet sont gratuits, et ouverts à tous. Mais les places y sont chères... Il convient donc de s'inscrire dès que possible, auprès de l'accueil, sur le boulevard de la Promenade.

Atelier philo pour les adolescents

Animé par Antoine de la Taille

De 11 h à 12 h, à la bibliothèque municipale

Atelier philo pour les adultes

Animé par Françoise Valon

De 15 h 30 à 17 heures, à l'école

Atelier pour enfants, « Lecture de la rivière » :

Cet atelier, produit par les éditions Milan et animé par Robert Pince, permettra aux jeunes de 8 à 13 ans de découvrir l'univers de la rivière, la faune et la flore, la vie des berges, de construire des radeaux et des moulins.

De 17 à 19 heures, à la rivière

cycle vidéo

15 h

André Suares, l'insurgé
(1868-1948)
de Robert Parienté
et Max Gallo

Tandis qu'à New York en 1934, le boxeur juif américain, Max Baër, met K.-O. l'allemand Max Schleming, puis l'italien Primo Carrera, disant, « je me bats avec ma force d'homme contre leur force qui est un dieu », en France, André Suares, juif lui aussi, combat avec sa plume contre les dictateurs. Ses chroniques dérangeant ; il est censuré. Sans relâche, il continue à dénoncer l'horreur nazie ; *Vues sur l'Europe*, ses textes de 1935-1936 doivent paraître. Son éditeur, Grasset, les juge dangereux pour la paix et met l'ouvrage au pilon. Il sera publié en 1943 alors que, déjà âgé et poursuivi par la Gestapo, il a choisi de poursuivre son combat au sein d'un réseau de résistance à Antibes.

Pourfendeur de toutes les dictatures, visionnaire, insurgé, André Suares, appartient à cette catégorie d'écrivains réduits au silence. Né à Marseille en 1868, Felix Isaac Suares – il deviendra André à la mort de son père – grandit dans le goût de la vérité et l'amour de la connaissance. Brillant élève des grandes écoles, il s'insurge peu à peu contre un savoir « qui fige l'impulsion créatrice ». La perte de son père, puis de son frère en 1903, le laisse dans une irrémédiable solitude et radicalise son sentiment d'exil. Après une retraite dans sa Provence natale, il entreprend une longue quête mystique et artistique à travers l'Italie qui s'achèvera par *Le Voyage du Condottière*, un immense poème en prose. *Le Livre de l'émeraude* (1902), écrit en Bretagne, le pays du « climat de son âme », lui vaut le prix Montillon de l'Académie Française. Mais il refuse une gloire que « la vérité exige de ne pas rechercher », et est ignoré de la critique. Il survit avec l'aide de quelques écrivains et mécènes qui lui permettront de publier une centaine d'ouvrages et de recevoir des prix prestigieux. À sa mort, André Suares laisse 20 000 pages inédites et un manuscrit inachevé dans lequel se dessine l'unité de son œuvre, *Le Paraclet*.

cycle documentaire

17 h

Chute libre
de Péter Forgacs
Hongrie, 1974

Dixième épisode de *Private Hungary*, vaste fresque historique du documentariste et réalisateur hongrois Péter Forgacs, *Chute libre* recouvre les années 1937 à 1944. Fondé sur des archives privées, photos, films, traces de vie de témoins anonymes, amateurs ou professionnels, auxquelles viennent se mêler et se superposer des extraits de bandes d'actualités et des textes écrits et commentés, chaque épisode met en perspective Histoire et histoires singulières.

Ici, l'histoire se situe dans la ville de Szeged et a pour héros, György Petö, fils de Erno Petö, un riche boursier juif. En 1937, György s'achète une camera et, au cours des années qui suivent, tourne beaucoup. La vie de la famille Petö prend forme ; on découvre les parents, le frère, la sœur, beaux-frères, neveux, nièces, amis, toute une société aisée appartenant à la bourgeoisie juive de Szeged. Sur ces images de vie paisible, viennent peu à peu se superposer les événements qui déchirent l'Europe et la Hongrie entre 1938 et 1944. Textes écrits et commentaires racontent, énumèrent les lois, les règles et interdits pris à l'encontre de la communauté juive.

György continue à témoigner, l'entrée des troupes à Kassa, son mariage, le travail obligatoire, la naissance de son fils, jusqu'à ce que l'Histoire se referme sur lui et sa famille. En 1944, la Hongrie est envahie par les nazis ; 450 000 juifs sont déportés.

cinéma aux étoiles

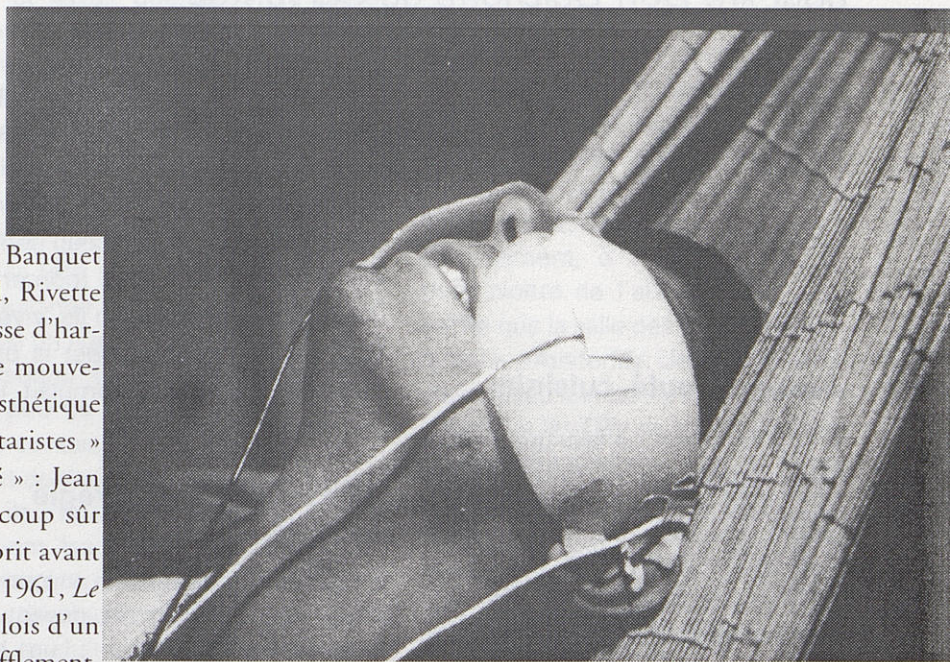
21 h 30

Cinéma-vérité : un électron libre

Le cinéma des cinéastes programmés au Banquet s'est nourri du son direct : Straub, Godard, Rivette puis Pialat, Rozier, Eustache n'ont eu de cesse d'harmoniser sur l'écran le grain de la voix et le mouvement du visage, la vibration de l'air. Cette esthétique a ses fondateurs, au sein des « documentaristes » notamment, inventeurs du « cinéma-vérité » : Jean Rouch et Chris Marker. Ce dernier est à coup sûr l'électron libre du direct : s'il en forme l'esprit avant l'invention de la caméra-synchrone (*Cuba si*, 1961, *Le Joli Mai*, 1962), il s'affranchit toujours des lois d'un genre qui peut manifester trop vite un essoufflement. Comme Godard à partir de *Numéro deux* (1975), Marker s'intéresse aux techniques pour le surcroît de liberté qu'elles permettent.

Les machines à monter dont s'entoure Marker servent un propos. Dans *Sans soleil* (1982), un film à propos du Japon, il disait : « Filmer, c'est faire de la mémoire. » Ici, dans *Level Five*, il dit : « Mémoriser le passé pour ne pas le revivre a été l'illusion du XX^e siècle. ». Cette distance n'est pas du désenchantement : malgré l'usage du faux qu'entretiennent les manipulateurs d'images, lui ne cesse de traquer sa vérité dans le travail du son, des plans fixes, des images électroniques, de leur traitement.

La texture de *Level Five* est l'image numérique passée sur support film, celle de *La Jetée* est de la photographie noir et blanc au grain incomparable – un rythme éblouissant de gris et de noirs. Ces textures donnent à ces deux œuvres de Marker, que séparent trente-cinq ans, une grande valeur poétique et une plasticité inédite. Là n'est pas leur seul point commun. « *Level Five*, comme *La Jetée*, est sans doute un film de science-fiction dans lequel le passé est la seule



condition de la possibilité de l'avenir, à l'opposé d'une conception amnésique qui voudrait que tout avenir efface, comme autant de hantises, les traces de son passé » (Th. Jousse, *Cahiers du Cinéma*).

Nous aurons ce soir la possibilité de vérifier cette proximité des deux œuvres et nous nous demandons, sous les étoiles, si Chris Marker s'adresse bien, ainsi qu'il le dit en ouverture, aux hommes préhistoriques que nous sommes.

La Jetée (1962) de Chris Marker, avec Hélène Châtelain, Davos Hanich, voix de Jean Negroni.

Level Five (1997) de Chris Marker, avec Catherine Belkhodja, voix de Chris Marker.

brèves

Rebonds de lecture

Pendant 24 heures, 49 lecteurs se sont succédés dans le petit cloître de l'abbaye pour lire *Don Quichotte* de Cervantès.

Jacques Joulé, cuisinier

À 23 h 15, quand il a fallu que j'aille à l'abbaye pour lire, je n'avais pas fini le service. J'ai tout laissé en plan à la cuisine, j'ai pris une douche en vitesse, et j'ai filé. Dans les couloirs, on m'a équipé avec un micro cravate, et j'ai dû faire cinq mille fois l'aller retour dans le couloir entre les deux portes. Je devais avoir l'air vraiment stressé, parce que tout le monde me disait un mot gentil, en passant. Et puis tout d'un coup, on se retrouve derrière le rideau, à attendre que le lecteur qui vous précède ait terminé. On aperçoit la scène à travers le rideau. Là, c'est vraiment horrible ! Quand on entre, on ne voit pas le public, à cause des lumières. J'ai trouvé ça plutôt rassurant. Tout le monde m'avait dit : surtout, il faut lire lentement ; évidemment, j'ai démarré à fond ! Et puis les dialogues sont arrivés, et là : stupefaction, les gens ont commencé à rire. Ça m'a complètement déstabilisé, parce que j'ai pensé que les gens riaient de moi, de mon accent, de mon inexpérience. J'ai eu quelques secondes de panique. Puis

j'ai compris qu'ils riaient du texte. Ça m'a un peu détendu, et le reste s'est bien passé.

Mais dans les minutes qui ont précédé la lecture, j'ai beaucoup pensé aux comédiens. A ces moments uniques et terribles qu'ils vivent dans ces occasions. C'est la première fois qu'il me semblait les comprendre...

Richard Ageorges, régie générale

J'étais venu l'an dernier, un jour, et j'étais tombé en arrêt devant la beauté de ce cloître : un bel espace, des dimensions justes. J'ai pensé que l'on pouvait faire de belles choses dans ce lieu. Aussi, quand Marc m'a parlé de ce projet de lecture du *Quichotte*, j'ai sauté sur l'occasion. Nous avons formé une équipe technique (régie générale, éclairage, son) et nous avons d'abord établi la liste idéale du matériel dont nous aurions besoin, parce que ce choix peut avoir des répercussions importantes sur la qualité finale. Deux jours avant la lecture, nous avons investi le cloître ; nous y avons passé deux nuits, au clair de lune, éprouvé la qualité et l'épaisseur de ce noir d'extérieur, différent du noir artificiel des théâtres, envoyé éclairages et sons, pris les décisions nécessaires pour accompagner, soutenir la lecture, éclairer les corps, soutenir les voix. Puis vint la lecture. Ça a été magique, vingt-quatre heures extra-

ordinaires, humainement très riches, d'un bonheur intense ; techniquement, j'étais porté, je me sentais comme sur un long chemin, où l'on ne cesse d'avancer, sans problème : j'aime ces moments très forts, très denses, le moment où les lecteurs entrent en scène et où il s'agit, au-delà de la compétence technique, d'amener du calme, de la sérénité. Et puis le texte qui se déroulait : j'ai très peu décroché, je lisais en même temps que j'entendais... la pile des textes photocopiés encore à lire qui s'amenuisait, tandis que grossissait celle des textes déjà lus... jusqu'à la dernière page.

Caroline Beaujour, auditrice

Tellement de choses, d'idées qui ont jailli. J'ai écouté de midi à deux heures du matin, puis de nouveau à partir de dix heures. C'était un texte dont je n'avais jamais lu une ligne, et c'est idéal, ces grandes tranches de lecture, pour réaliser ce qu'est une œuvre ; ça se suit, on perd la notion du temps. Parfois l'attention s'échappe ; la diversité, les changements de voix relancent l'intérêt, mais une voix, il faut s'y accoutumer et quand elle disparaît, relayée par une autre, on la regrette. En règle générale, je préfère les voix d'hommes mais certaines voix de femmes me touchent et me surprennent : ainsi, l'une d'elle qui me paraissait appartenir à un jeune garçon effronté. J'ai aimé la voix de Marc Betton, une voix qui semble s'adresser à toi, te commenter le

texte. Il y a des lecteurs avec qui on comprend mieux, avec qui on se sent plus intelligent. J'aime aussi les voix qui lisent sans effet. Dans cette situation de lecture et d'écoute, on est à trois : celui qui écoute, l'auteur et celui qui lit. J'éprouve une émotion, une reconnaissance envers celui qui lit, qui se donne du mal pour faire entendre le texte ; j'aime le lecteur, dans ces moments-là ; ce sentiment se mêle au texte, c'est une émotion de plus. Un jour, j'écoutais une cassette de la bibliothèque sonore ; on racontait la mort de Martin Luther King et le lecteur avait laissé percer les sanglots dans sa voix ; je lui avais été reconnaissante de cette émotion qui faisait écho à la mienne. En écoutant parler Sancho Panza, je pensais aux paysans de l'Ariège où j'ai grandi, à leurs propres proverbes, à leur langue imagée, drôle, pleine de poésie et de délicatesse ; et je ne trouvais pas du tout incongru le proverbe « qui se frotte à l'ail, il ne peut sentir la giroflée » qu'Aline Schulman avait mis dans la bouche de Sancho. Il y a eu des moments cocasses ; le cheval, il venait de la régie ? Les chiens non plus ? J'ai cru aussi entendre une poule, et le bruit de la mer... dès qu'il y a un bruit, je ne peux m'empêcher d'imaginer. Si ça recommençait, je me préparerais et j'essaierais de rester encore plus longtemps !

Marc Betton, comédien

Pour moi, cette lecture du *Quichotte* a été à la fois un événement et un non événement. Un événement précieux, rare : la beauté du texte, le mélange de professionnels et de nonprofessionnels. J'avais depuis quelque temps en tête l'idée de lire en allant jusqu'à l'épuisement du

texte, d'aller au-delà du simple goût, d'atteindre le fond, ce moment où tu ne peux que sombrer ou te régénérer et savoir que là est ta place. Alors, la beauté c'est le creux de la nuit, l'aube qui émerge ; l'épuisement, comme après une nuit d'ivresse ; c'est faire sonner ce texte et l'entendre, en permanence jusqu'à saturation, jusqu'à l'obsession des termes qu'on ne peut chasser de sa tête : « le Chevalier errant », « Dulcinée du Toboso » Mais c'est aussi un non événement : il n'y avait personne. De brefs moments avec un peu de monde, un début avec une centaine de personnes mais au bout de deux heures, l'hémorragie... et ils ne sont pas revenus. Où étaient les « vrais » spectateurs, autres que les copains des copains ? Pourquoi aussi peu d'intérêt, alors que le cloître était plein, quelques heures plus tard. J'étais indigné, j'ai failli arrêter, puis je me suis convaincu qu'il fallait aller jusqu'au bout. Il m'en reste cependant un goût d'amertume, que je n'aime pas avoir ici, au Banquet, où l'on fait passer des textes formidables. Dans un autre endroit qu'ici, je crois que ça aurait été effroyable : heureusement, ici, il y a le lieu, des gens qui ont quelque chose qui force le respect. Ce mélange de voix, de physiques, de façons d'appréhender les choses était formidable ; mais, la nuit, on a bien eu besoin de la présence des fantômes, comme le suggérait le dessin de *Corbières matin* ! Il faut continuer, faire résonner d'autres textes. Mais nous avons besoin du public, et en retour nous avons quelque chose de fort à lui donner. Il faudra tenir compte de cette absence.

Jean-Michel Mariou, lecteur

Finalement, j'ai lu en plein milieu de la nuit, à 3h51...

On m'avait donné 4h02, mais tout le monde avait pris un peu d'avance. Le trac, sans doute, qui fait presser le pas. De toute façon, ce ne sont pas des horaires qui font frémir un fils de cheminot.

3h51, 4h02, 5h44...

Évidemment, à ces heures-là, le petit cloître de l'abbaye était plus calme que la salle des pas perdus de la gare d'Austerlitz. Je veux dire la vraie, jusqu'aux années soixante-dix, avant que les TGV de Montparnasse ne viennent assécher tout ça. C'est vrai : on a pu, au creux de la nuit, repérer quelques chaises vides. Mais alors que tout le monde dormait dans le village, ceux qui ont su que rien n'était plus important que de continuer à faire entendre le *Don Quichotte*, à en faire vivre le fil, ceux-là sont au plus près de ce qu'est réellement le Banquet. Les gens dorment ? Le monde dort ? Il faut que des veilleurs maintiennent le texte.

J'ai lu en plein milieu de la nuit, à 3h51...

Je pensais à toutes ces maisons sombres, aux souffles réguliers, aux sommeils écrasés par la canicule du jour. Je lisais. Je pensais : Bastien dort, Lina aussi ; et je lisais. Et jamais je n'ai su avec autant de force pourquoi chaque été depuis quatre ans, avec quelques amis vieillissants dans le chêne, plutôt que de prendre un peu d'avance, à l'ombre, sur les romans de la rentrée, je cours dans tous les sens, pendant un mois, en oubliant de dormir.

Propos recueillis par Jean-Claude Zancarini

Rebonds de lecture Claude Simon : devant l'escalier des géants

On attendait un débat, et ce fut plutôt une suite de réflexions nourries et chaleureuses sur l'actualité de l'œuvre de Claude Simon ; le public des rencontres de l'abbaye les a accueillies avec un intérêt soutenu, mais, fort logiquement, n'a pas non plus éprouvé le besoin d'intervenir ou de contester les points de vue énoncés.

Jean-Paul Goux souligne d'abord que l'œuvre de Claude Simon est solidaire d'une réflexion critique constante sur la création : Claude Simon est un écrivain qui médite sur son métier, qui dévoile son atelier et ses outils, et part d'un refus des solutions faciles de renouvellement du roman. Simon œuvre à sauver le roman des critiques bien connues de Valéry sur le caractère arbitraire de toute narration sans pour autant tomber dans le piège d'une fuite dans la poésie. Il s'agit de savoir *de quoi* le roman est encore capable s'il veut, non pas ravir son bien à la poésie, mais assumer *les mêmes exigences* que la poésie, ce qui est tout autre chose. Le domaine propre du roman, c'est le temps : à la fois le temps du sujet pris dans l'Histoire, et celui de la mémoire qui interdit le récit linéaire. Le temps tel que l'aborde Claude Simon n'est pas un temps scientifique, irréversible, mais le temps réversible et ramifié de la mémoire : une mémoire qui se donne à lire à travers des réseaux de sens, comme entrelacs, tissu, réalité opaque et moirée. Ce qui fait avancer l'écrivain dans son livre et le lecteur dans sa lecture, ce n'est plus la construction d'une histoire linéaire dont on attend le dénouement : c'est la force motrice propre à la langue, son épaisseur, sa densité. Il

y a chez Claude Simon, rappelle Jean-Paul Goux, un usage de la langue qui s'oppose à toute une idéologie de la clarté française élaborée par la philosophie du XVIII^e siècle, puis par le positivisme : le français dont se sert Claude Simon et qu'il renouvelle est un outil élaboré par Rabelais, Proust, Chateaubriand ou Lautréamont, pour ne citer que quelques noms.

Ceux qui ont lu le bel essai que François Bon a consacré à Rabelais ne s'étonneront pas qu'il ait profité de cette référence pour emprunter les mêmes voies que Jean-Paul Goux, et situer Simon dans la perspective d'une histoire de la langue qui remonte à Froissart et au-delà. François Bon, quand il parle de Claude Simon, hésite moins que Jean-Paul Goux à mettre en jeu son travail personnel. Il rappelle d'abord que le roman ne représente que 300 ans d'une histoire bien plus longue qui est celle de la littérature française. Le roman nous apparaît aujourd'hui comme une sorte d'« escalier des géants » que bordent les statues de Balzac et de tant d'autres : mais, vers 1925, après la mort de Proust, de Kafka, et alors que Joyce ou Faulkner déconstruisent radicalement la narration traditionnelle en mettant au monde les derniers « monstres » de cette histoire de trois cents années, quelque chose semble prendre fin : c'en est fini de la capacité d'un Moi unifié à raconter une histoire. Après la Deuxième Guerre mondiale, des écrivains qui nous sont peut-être devenus moins lisibles qu'ils ne l'ont été sur le moment (François Bon n'hésite pas à dire que Robbe-Grillet ne lui est guère accessible, et ne

mâche pas ses mots pour renvoyer à l'insignifiance l'évolution d'un Sollers, ou qualifier de dessèchement le travail de Butor depuis de nombreuses années) entreprennent d'écrire en tournant le dos au Grand Escalier : en écrivains à qui le roman est interdit, ils tâtonnent, expérimentent, font et défont. L'expérience historique de Claude Simon (la débâcle de 1940, avant tout) était faite, au départ, pour se dire dans un genre devenu obsolète. Comment raconter, *malgré tout* ? C'est dans le désarroi des quarante années de l'après-guerre que se sont élaborés de nouveaux instruments que les écrivains d'aujourd'hui peuvent tenter de manier, de perfectionner, auxquels ils peuvent tenter d'ajouter d'autres modes d'expression en faisant fonctionner la langue.

Au début des années quatre-vingt, ajoute François Bon, l'œuvre de Claude Simon a pris un tournant décisif : parvenu en quelque sorte au bout de la déconstruction, Simon, à partir des *Géorgiques*, s'est mis à réécrire ce qu'il avait déjà écrit une fois, l'histoire de sa famille, la mort de son père avant sa naissance, au début de la guerre de 14-18, « comme s'il avait fallu trente ans de travail pour renouer enfin avec quelque chose qui date d'il y a 300 ans ». Ce retournement que décrit François Bon a placé au cœur du débat, de façon inattendue pour beaucoup d'auditeurs, le dernier livre de Claude Simon, *Le Jardin des plantes*. Jean Rouaud, lui aussi, considère ce texte comme capital pour comprendre la portée de l'œuvre de Simon. Claude Simon, dans ce dernier livre, se moque des

structuralistes qui, pour un peu, auraient nié tout lien entre *La Route des Flandres* et ce que l'auteur a vécu en 1940. Tout au contraire, dit Jean Rouaud, l'expérience fondamentale de Claude Simon est une expérience historique, et c'est celle d'un deuil. En 1940, Claude Simon a vécu la « fin de la France » et corollairement, la fin d'une conception de l'Histoire qui donnait le premier rôle à l'initiative individuelle. Quand Claude Simon s'engage dans la Guerre d'Espagne en 1936, il croit encore que les héros font l'Histoire. En 1945, au sortir du camp de prisonniers, il lui faut non seulement porter le deuil de la France et celui de l'idéal héroïque, mais affronter, comme les autres écrivains *conscients* de sa génération, la révélation de la négation de l'homme dans les camps de concentration. Dans toutes les civilisations, la période du deuil est celle où l'on se refuse toute forme de plaisir, et là est la vraie raison, pour Jean Rouaud, de la « crise du roman » de l'après-guerre : on se contente alors d'enregistrer, – puisqu'il faut écrire malgré tout – en s'interdisant tout commentaire, toute forme de narration rapportée à un sujet maître de la vérité. Avec *Le Jardin des plantes*, peut-être est-ce la période de deuil qui, lentement, dans la fragilité et le refus de toute arrogance, envisage un *après* possible et longtemps refusé.

On a regretté que Dominique Viart, face aux trois écrivains, se soit montré si discret : la conclusion au cours de laquelle il reprenait l'idée de deuil en qualifiant l'œuvre de Simon de vaste « leçon de ténèbres » qui préluait au récit

longtemps différé de la mort du père dans *L'Acacia*, donnait envie d'en entendre davantage. Claude Simon, rappelle-t-il, nous fait prendre conscience que tout ce que nous croyons connaître, et même ce que nous éprouvons de plus immédiat, ne nous est accessible qu'à travers un ensemble de médiations culturelles. L'acte sexuel se dit chez lui à travers des références aux érotiques latins, la mort du père ne peut être que reconstituée, la guerre de 14-18 donnée à lire à travers des descriptions de cartes postales d'époque, de monuments aux morts ; dès 1957, *Le vent* est significativement sous-titré « tentative de *restitution* d'un retable baroque ».

Sans doute est-ce bon signe si bien des questions restaient en suspens au terme de cette table ronde : celle de demain, qui la prolonge, avec les mêmes intervenants, devrait sûrement permettre de lancer autour de l'œuvre de Simon et de la question du « retournement » possible dont elle est le signe, un débat avec le public. Une auditrice, en proposant de mettre en parallèle l'expérience de Claude Simon et celle de René Char écrivant les *Feuillets d'Hypnos* dans le cadre même d'un renoncement à la poésie au profit de l'action urgente dans les maquis de la Résistance, posait déjà la question de la capacité de l'écriture à prendre part aux combats de l'heure présente.

— Jean-Yves Masson

comme une orange

Pédagogues de vingt ans

Des choses naissent au Banquet du Livre pas toujours où on les attend.

L'atelier qui prépare le journal télévisé du Banquet tenait, dans la fébrilité d'une aventure naissante et au milieu des difficultés techniques, ses premières réunions. Il rassemble des « professionnels de l'image », issus de l'équipe qui produit l'émission *Qu'est ce qu'elle dit Zazie* sur FR3, et des « amateurs aimants », des jeunes gens d'une vingtaine d'années, étudiants, infirmières, apprentis cinéastes venant de Lagrasse, Paris, Bordeaux, Biarritz ou de Provence.

Vint le moment de préparer le compte rendu de la soirée sur « Dire la vérité sur le négationnisme ». Les professionnels réagirent automatiquement en professionnels : sujet trop complexe pour être traité en quelques minutes. Mieux vaut faire, disent-ils en leur langage codé, une « météo », c'est-à-dire un sujet très bref, en trente secondes, donnant simplement une définition du négationnisme.

Mais voilà, les stagiaires ne s'en satisfirent pas.

« J'avais entendu Daeninckx parler sur le "négationnisme" l'année dernière au Banquet, dit Julien, étudiant à Bordeaux 3. C'est un sujet qui me paraît important et je veux comprendre, avoir des armes pour combattre, parler à d'autres jeunes. Si on fait un journal télévisé au Banquet c'est bien parce que l'on veut profiter de ce moment pour s'adresser à d'autres, leur dire des vérités. »

Alors les stagiaires, encouragés par l'équipe de production, ont pris leur destin en main. Myriam, Anima, Sam et Julien ont pensé leur sujet, ont rencontré Didier Daeninckx pour lui demander de l'aide, puis l'ont filmé. Avec toujours le même souci de se donner des armes et de parler aux autres jeunes pour qu'ils ne tombent pas dans les pièges des grandes manipulations.

Avoir vingt ans et vouloir être pédagogue... Ne loupez pas le journal télévisé du Banquet, chaque soir à 24 heures sur la Promenade.

Et c'est ainsi que le Banquet vit.

— Alain Raybaud



Vladimir Nabokov

Même s'il faut faire la part d'un certain amoindrissement de l'espagnol dans le demi-jour de la traduction, les plaisanteries et les proverbes de Sancho ne sont pas particulièrement hilarants, ni en eux-mêmes ni dans leur redondante accumulation – le plus éculé des gags modernes est plus drôle. Pas plus que les grosses farces de notre livre ne convulsent véritablement les diaphragmes modernes. Le chevalier de la Triste Figure est un individu unique; à quelques restrictions près, Sancho, avec sa barbe emmêlée et son nez rouge, est un clown type.

Or la tragédie vieillit mieux que la comédie. Le drame se patine comme l'ambre, le gros rire se dissipe dans l'espace et dans le temps. L'indicible frémissement ressenti en présence de l'art est certainement plus près du frisson de terreur sacrée de l'homme, ou du sourire mouillé qui en est l'équivalent féminin, qu'il ne l'est du petit rire en passant; et dans le même ordre d'idées, il y a bien sûr quelque chose de mieux encore que le rugissement de douleur ou le rugissement de rire : c'est ce ronronnement suprême de plaisir produit par l'impact d'une pensée voluptueuse – une *pensée voluptueuse* – qui est une autre façon de définir l'art authentique. Et il s'en trouve dans notre livre une quantité petite, mais infiniment précieuse. [...]

L'homme Don Quichotte

[Don Quichotte] avait d'abord été un gentilhomme de province sans histoires, el señor Alonso, qui s'occupait de ses terres, se levait de bonne heure, et aimait la chasse. À cinquante ans, il se plongea dans la lecture des livres de chevalerie et se mit à manger lourdement le soir, en particulier ce qu'un traducteur (Duffield) rend par « *resurrection pie* » [tourte résurrection] (*duelos y quebrantos*, littéralement souffrances



La Vierge couronnée par un ange,
première moitié du XV^e siècle.

et casse), « une marmite faite de la chair des animaux qui étaient morts accidentellement en tombant dans des précipices et en s'y rompant le cou ». Les « souffrances » ne se réfèrent pas aux souffrances ressenties par ces animaux – cela n'entraine pas en ligne de compte – mais aux sentiments des propriétaires de troupeaux et des bergers en découvrant la perte qu'ils avaient subie. Voilà une bonne précision. Que ce soit dû à ce régime d'aventureux et héroïques porcs, d'aventureuses vaches et brebis si catastrophiquement converties en bœufs et en moutons, ou qu'il n'ait jamais été tout à fait sain dès le départ, toujours est-il que Don Quichotte prend la noble résolution de faire revivre, et de rendre à un monde sans éclat, le flamboyant appel de la chevalerie errante, avec son code

rigide, ses visions, ses émotions et ses brillantes actions. Avec une sombre détermination, il choisit pour destin « le labeur, l'angoisse et les armes ».

De cet instant, il apparaît comme un homme sensé hors de ses sens, ou un insensé à la limite d'avoir tous ses sens ; une folie à claire-voie, un esprit obscurci zébré d'intervalles de lucidité. C'est ainsi qu'il apparaît aux autres ; mais les choses lui apparaissent aussi sous cette double forme. La vie est faite d'un entrelacs d'illusion et de réalité. « Comment est-il possible, dit-il à son écuyer, que depuis le temps que tu es avec moi, tu ne sois pas encore avisé que toutes les affaires des chevaliers errants semblent des chimères, des folies et des impertinences [...], non pas pour cela qu'elles sont ainsi, mais parce qu'il y a toujours parmi nous une troupe d'enchanteurs qui changent et bouleversent tout cela comme il leur plaît, et selon qu'ils ont envie de nuire ou de favoriser. »

Dans l'*Odyssée*, vous vous en souvenez, le héros de l'aventure a de puissants soutiens. Dans les scènes où il apparaît sous un masque d'emprunt, nous ne tremblons qu'à demi à l'idée qu'Ulysse, par quelque faux pas, ne révèle trop tôt sa force, alors que dans le cas de Don Quichotte, c'est la faiblesse intrinsèque et attendrissante de notre pauvre chevalier que nous craignons de voir dévoilée aux yeux de brutes, amies ou ennemies, qui l'entourent. Ulysse est essentiellement protégé ; il est comme un homme sain dans un rêve sain, qui, quoi qu'il lui arrive, se réveillera. L'étoile de son destin brille d'un éclat égal à travers épreuves et dangers. Ses compagnons peuvent bien disparaître un à

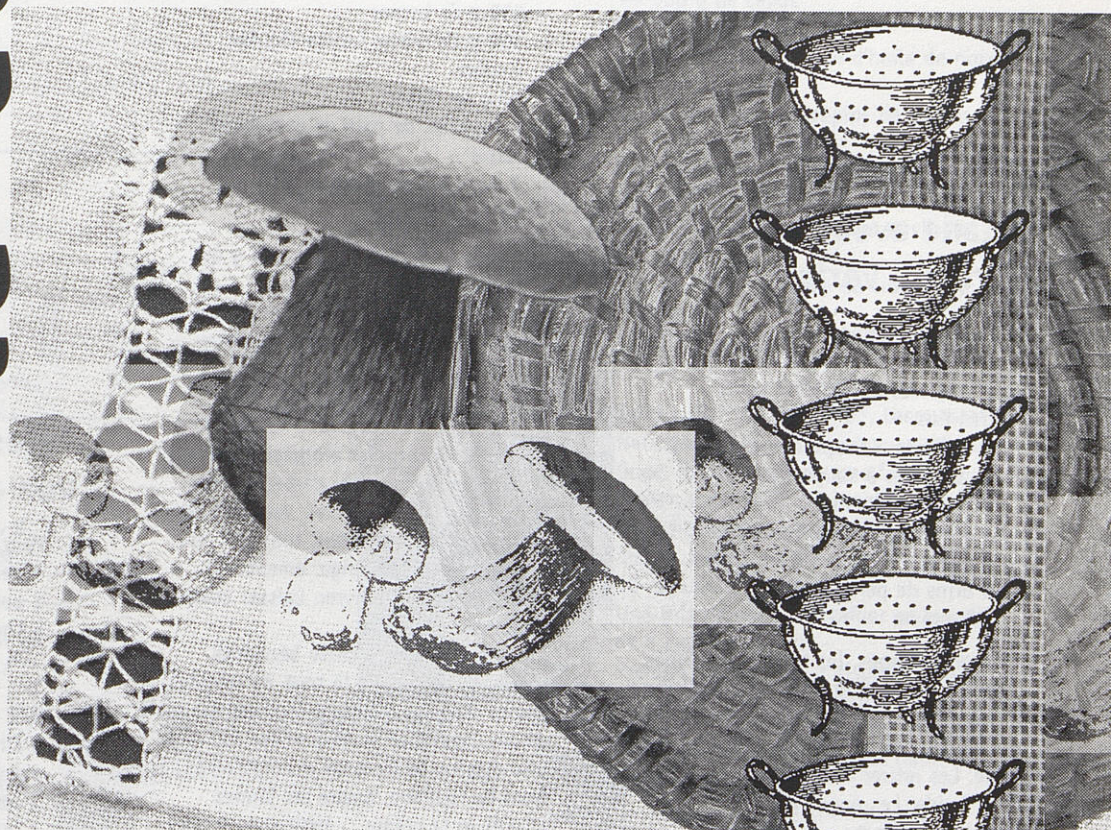
Vladimir Nankov

un, avalés par des monstres ou pris de boisson et basculant des toits, il est assuré d'une vieillesse sereine dans les lointains bleutés de l'avenir qui le suit. La bonne Athéna – pas la sotte Dorothee, ni la diabolique duchesse de Don Quichotte –, la bonne Athéna suit du rai glauque de son œil chatoyant (tantôt gris, tantôt gris-vert, variant selon les érudits) le héros vagabond ; astucieux et avisé, il marche dans son sillage. Mais dans notre livre, le mélancolique Don Quichotte est livré à lui-même. À ses tribulations, le Dieu des chrétiens est singulièrement indifférent – occupé par ailleurs, peut-être, ou peut-être désemparé devant les activités impies de ses adeptes professionnels en ce siècle de bourreaux.

Lorsque Don Quichotte se rétracte à la fin du livre, dans sa scène la plus triste, ce n'est ni par gratitude envers son Dieu chrétien ni sous sa divine contrainte, mais pour se conformer à l'utilitarisme moral de sa sombre époque. Reddition abrupte, misérable apostasie que voilà, lorsque sur son lit de mort il renonce à la gloire de cette folie chevaleresque qui a fait de lui ce qu'il était. Cette reddition n'est pas tout à fait comparable à la rétractation de l'irascible vieux Tolstoï lorsqu'il désavoua l'admirable illusion d'*Anna Karénine* au profit de des platitudes abécédaires de l'école du dimanche. Pas plus que je ne songe à Gogol, accroupi en larmes de pénitent devant un poêle pour y jeter la seconde partie des *Âmes mortes*. La situation de Don Quichotte est plus voisine de celle de ce poète français au génie unique, Rimbaud, qui dans les années quatre-vingt du siècle dernier renonça à la poésie parce qu'il en était arrivé à la conclusion que poésie était synonyme de péché. Avec des sentiments mêlés, je note que dans sa section biographique, le *Webster's New Collegiate Dictionary*, par ailleurs avisé, ne fait pas figurer Rimbaud, alors qu'il ouvre ses colonnes à Radetzky, feldmaréchal autrichien ; Raisuli, brigand marocain ; Henri Handel Richardson, romancière australienne ; Raspoutine, moine et politicien ; et ce bon vieux Ramsay James Andrew Broun, 1812-1860, dixième comte et premier marquis de Dalhousie, administrateur colonial britannique.

Cette liste doit avoir été compilée par Sancho Pança.

le cèpe



Il existe plusieurs variétés de cèpes – dont la saison s'étend de la fin de l'été à l'automne – et toutes appartiennent à la famille des bolets.

Les plus connus et les meilleurs sont les cèpes de Bordeaux, les cèpes tête-de-nègre et les cèpes de pins qui poussent sous les conifères.

Tous doivent être consommés jeunes, c'est-à-dire de taille moyenne, avec une tête bien arrondie, et frais, brillants et secs. Sur le marché, évitez ceux qui sont un peu gluants.

Il faut savoir que les insectes déposent leurs œufs à la base du pied et qu'ensuite les larves font leur chemin jusque dans le chapeau. Quand vous les achetez, n'hésitez pas à les retourner pour vérifier leur état.

Lorsque les cèpes sont sains, ils se conservent à la perfection et se prêtent à de multiples accommodements.

par Sabine Minard
et Colette Olive

recettes

Les petits bolets en salade avec les haricots verts frais

Pour 4 personnes

- 500 g de jeunes cèpes très frais
- 3 poignées de haricots verts très fins
- 1 cuillerée à soupe de moutarde
- 3 cuillerées à soupe d'huile de pépins de raisin
- 1 échalote hachée finement
- 1 citron
- 4 brins de persil hachés
- sel, poivre

Essuyer les cèpes, les trancher en fines lamelles, les arroser d'un filet de citron. Plonger les petits haricots verts 8 minutes dans de l'eau bouillante salée. Les retirer et les passer sous l'eau froide. Les égoutter.

Pour la vinaigrette : dans un bol, délayer la moutarde dans le jus d'un demi citron, ajouter l'échalote, le persil, assaisonner en veillant à ne pas trop saler. Goûter. Bien émulsionner le tout. Déposer cèpes et haricots dans le plat de service, les arroser de la vinaigrette, et bien mêler le tout au dernier moment.

On appréciera le craquant savoureux de cette salade d'été.

La liaison entre les deux éléments peut être aussi bien une mayonnaise aillée ou une sauce à la crème fraîche (1 cuillerée à soupe de crème délayée avec 1 jus de citron).

Le velouté de cèpes

Pour 4 personnes

- 1 kg de cèpes frais
- 1 litre de lait
- 250 g de beurre
- 100 g de crème fraîche liquide
- 4 œufs
- 80 g de farine
- 4 tranches de pain de campagne rassis
- 2 branches de cerfeuil
- sel, poivre

Dans une casserole, mettre 100 g de beurre à fondre, ajouter les champignons, saler, poivrer et laisser cuire doucement jusqu'à évaporation du jus.

Prendre une grande marmite ou casserole (2-3 litres), faire fondre 80 g de beurre, incorporer progressivement la farine en remuant sans cesse, sur feu doux, sans laisser colorer. Verser le lait petit à petit en tournant toujours pour bien délayer le mélange, amener à ébullition, saler, poivrer. Laisser cuire 5 minutes.

Ajouter les cèpes à cette béchamel fluide, et faire cuire le tout 20 minutes. Passer alors au moulin à légumes ou au mixer. Continuer la cuisson sur feu doux une dizaine de minutes encore.

Dans la soupière, battre les jaunes d'œufs et la crème.

Détailler les tranches de pain en petits cubes et les faire dorer à la poêle dans le reste du beurre. Réserver.

Au moment de servir, verser la crème aux cèpes dans la soupière en mélangeant au fouet. Parsemer de quelques croûtons et des feuilles de cerfeuil ciselées.

Présenter les croûtons restant dans un compotier.

Têtes de cèpes farcies aux anchois

Pour 4 personnes

- 4 beaux cèpes
- 1 petite boîte de 8 filets d'anchois à l'huile
- 100 g de beurre
- 1/2 verre à eau de vin blanc sec
- 1/2 verre à eau de muscat
- 1 cuillère à soupe de vodka ou tout autre alcool
- 1 petit pot d'œufs de lump
- 1 branche de persil
- 1 gousse d'ail
- 2 branches de thym
- 1 clou de girofle
- 1 pincée de cannelle en poudre
- sel, poivre

Brosser les champignons, défaire les pieds, les réserver pour une autre préparation. Essuyer les têtes.

Prendre une cocotte en fonte, y verser le vin blanc, le muscat, l'ail haché, girofle, cannelle, sel, poivre. Ajouter les têtes de cèpes. Faire cuire 20 minutes, puis laisser refroidir.

Mixer le beurre, les anchois, le thym effeuillé, la vodka jusqu'à obtention d'une purée.

Garnir les têtes avec le beurre d'anchois. Parsemer d'œufs de lump. Faire griller les tranches de pain.

Disposer chaque cèpe sur un canapé, décorer d'une belle feuille de persil.



Les bolets au gratin

Pour 4 personnes

- 1 kg de cèpes
- 2 belles pommes de terre
- 3 tranches de jambon cru
- 1 oignon
- 4 échalotes
- 1 gousse d'ail
- 1/2 bouquet de ciboulette
- 1/2 bouquet de persil plat
- 3 cuillerées à soupe de chapelure
- huile d'olive
- sel, poivre

Éplucher et laver les pommes de terre; les détailler en rondelles.

Essuyer les cèpes. Les émincer en lamelles de 5 mm environ.

Dans une poêle, faire chauffer 4 cuillerées à soupe d'huile d'olive, y jeter les champignons. On les laisse colorer, on sale et poivre; on les égoutte.

Dans la même poêle, on fait revenir les pommes de terre dans 3 cuillerées à soupe d'huile. Une fois dorées, les assaisonner, puis les égoutter.

Détailler le jambon en petits dés.

Hacher finement échalotes et oignon.

Ciseler la ciboulette et le persil.

Faire rissoler le jambon à sec dans la poêle, et dès qu'il sue, incorporer les aromates ainsi que l'ail écrasé. Laisser cuire le mélange sur feu doux 5 minutes.

Prendre un plat à gratin, le badigeonner d'huile. Préchauffer le four à 180° (thermostat 6).

Ranger les cèpes et les pommes de terre. Recouvrir de la garniture au jambon. Saupoudrer de chapelure.

Arroser d'1 filet d'huile. Passer au four 20 à 25 minutes.

Les têtes-de-nègre grillées

Pour 4 personnes

- 16 petits cèpes
- 2 gousses d'ail
- 1 petit bouquet de persil
- 1 dl d'huile d'olive
- sel, poivre

Essuyer les cèpes, et séparer la tête du pied (on pourra confectionner une excellente omelette avec les pieds).

Hacher ail et persil ensemble.

Préparer une bonne braise.

Huiler, saler et poivrer les têtes des champignons et les disposer, la partie plate sur le gril. Au bout de douze minutes, les retourner et verser un filet d'huile sur le dos de la tête. Laisser griller 12 minutes supplémentaires.

Sur le plat de la tête, verser quelques gouttes d'huile et la persillade. Chauffer quelques minutes.

Servir brûlant, en entrée ou pour accompagner viande ou volaille grillée ou rôtie.

On peut bien évidemment faire griller les champignons sous le gril du four.

La terrine de cèpes au chèvre frais de Carrus

Pour 6 personnes

- 500 g de cèpes
- 280 g de chèvre frais
- 2 cuillerées à soupe d'huile de noix

Pour la sauce

- 10 cl d'huile de pépins de raisins
- 10 cl d'huile de noix
- 2 cuillerées à soupe de noix fraîches hachées
- 2 cuillerées à soupe de persil plat ciselé
- 1 cuillerée à soupe de ciboulette ciselée
- 30 olives noires
- sel, poivre

Préchauffer le four à 180°, thermostat 6. Nettoyer les cèpes, les essuyer avec un linge, les disposer sur une feuille de papier aluminium, les assaisonner. Les enfermer dans le papier aluminium. Les mettre à cuire au four pendant 10 minutes.

Une fois refroidis, les tailler en lamelles de 1 cm d'épaisseur.

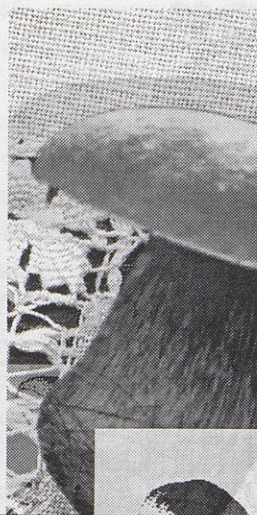
Prendre une terrine, y disposer une couche de cèpes, recouvrir d'une couche de chèvre frais. Saler, poivrer. Arroser avec 1/2 cuillerée à soupe d'huile de noix. On tasse bien.

On renouvelle l'opération jusqu'à épuisement des ingrédients. Il ne faut pas hésiter à presser chaque nouvelle couche, car il faut pouvoir présenter une terrine à texture homogène.

On place la terrine 24 heures au réfrigérateur avec un poids dessus.

Avant de servir, apprêter la sauce en mélangeant ses différentes composantes.

Démouler la terrine sur un plat de service. La couper en tranches. Verser sur chacune 2 cuillerées à soupe d'assaisonnement parfumé. Décorer avec les olives dénoyautées.



Imaginez un de ces merveilleux sentiers sous le vent, tels qu'on les connaît dans les Corbières.

Rêvez à des sculptures en bois, en pierre, en terre ou en fer qui suscitent impression et émotion. Ne cherchez plus, vous êtes à Mayronnes, au fin fond du bout du monde...

À faire absolument, entre le 23 mai et le 29 août.

Le sentier sculpturel



Renseignements pratiques sur le parcours

Longueur : 6 km

Dénivelé : 100 m

Durée : 2 heures minimum, et plus en fonction de l'extase

Difficulté : chaleur, sentier à découvert, à faire à la fraîche

Balissage : rouge et blanc (GR 36) puis trait jaune

Accès au départ de la balade

Depuis Lagrasse, une douzaine de kilomètres vous sépare du village de Mayronnes. Prenez tout d'abord la route de Saint-Pierre-des-Champs et avant d'atteindre ce village, bifurquez à droite sur la départementale D 41 en direction de Mayronnes via Caunettes-en-Val. Stationnez à l'entrée du village, comme indiqué. En prenant la ruelle jouxtant le cimetière, croisez une sentinelle nommée *Hérésie* avant de traverser le petit pont et rejoindre le point de départ de cette balade.

Description de l'itinéraire

Afin de vous laisser tout le plaisir de la découverte, ce descriptif occulte volontairement les sculptures qui bordent la boucle pédestre. À gauche de la table de pique-nique, il vous faut prendre le petit sentier qui grimpe entre une haie de buis (vers le Col de la Croix). Vous êtes parti pour une aventure unique, et les premières sculptures jalonnant l'itinéraire sont autant de points d'arrêt salutaires lors de cette petite grimpe qui offre de jolis points de vue sur le village de Mayronnes et la vallée viticole. Rattrapez plus haut une piste forestière et continuez tout droit. Ce serait un blasphème de prendre à gauche le raccourci que l'association Hérésies a installé pour servir en cas de nécessité absolue ! Alors, continuez allégrement sur cette piste en vous émerveillant à chaque sculpture de cet insolite mariage entre l'art et la nature. Quelques endroits dégagés vous permettent d'admirer le superbe panorama sur la vallée de la Madourneille. Un grand virage, une descente puis une remontée constituent le fil d'Ariane jusqu'à un col signalé par une sculpture à main gauche. Sur les talus, les bancs marneux témoignent de la sensibilité de ces terrains à l'érosion. Quittez la piste au col et engagez-vous à gauche sur le petit sentier qui descend à travers la garrigue où quelques genévriers et chênes verts agrémentent votre parcours (direction « Serrat de la Bouzole »).

Le 5^e sentier sculptural de Mayronnes se visite du 23 mai au 29 août 1998.

Grâce à l'association Hérésies (ferme de Carrus, 11 220 Mayronnes), 14 artistes exposent leurs œuvres tout au long d'un sentier pédestre qui est déjà en lui-même une œuvre d'art. À chaque détour du sentier, la surprise est au rendez-vous. En tout, ce sont une trentaine de sculptures en plein air qui rivalisent avec un paysage déjà étonnant. Alors, venez vous émerveiller devant *Généalogie*, *l'Aigle Rose*, *la Bête*, *Le Léopard*, *Big Bang*, *Les Cavaliers* (*Prince du vent* ou *Le Roi de Rien* pour lesquels j'ai un faible), etc. Tous les jours de juillet et août, un accueil et une buvette vous attendent entre 15 heures et 20 heures au départ du sentier.

En contrebas d'une petite ruine, filez sur la sente de droite par un tracé sinueux et chaotique. Votre regard embrasse la ferme de Carrus, la vallée de l'Orbieu, et le moutonnement des Corbières. À la prochaine croisée, bifurquez à gauche pour revenir sur Mayronnes et laissez, tout droit, le chemin qui conduit à la ferme de Carrus. Entamez un peu plus loin une descente et passez sous la frondaison bienve-

nue d'un taillis de chênes verts. Ignorez un sentier à gauche et choisissez un chemin qui vous rapproche du fond de la vallée jusqu'à une ravine (combe Gautier). Traversez-la au niveau d'une marmite de géant façonnée dans la roche par l'érosion de l'eau. Le sentier remonte alors en contournant une ruine. Ne tenez pas compte des sentiers et chemins à droite mais continuez tout droit avant de longer un champ. Une dernière ascension précède votre retour imminent sur Mayronnes et c'est après quelques lacets que vous atteignez un petit promontoire annoncé par une petite ruine. Véritable belvédère naturel, admirez depuis ce rebord le somptueux panorama. Ah ! je voudrai être le *Prince du vent* ou le *Roi de Rien* à la vue de



ce spectacle... Mais revenons au sentier sculptural. Longeant une vigne, l'itinéraire plonge ensuite vers le lit du ruisseau de Madourneille. À mi-pente, le sentier sculptural fait une petite digression à gauche avant de retrouver la piste un peu plus bas. À la prochaine bifurcation, poursuivez tout droit, grimpez légèrement, et suivez ce chemin de vigne qui vous ramène en quelques enjambées au sympathique village de Mayronnes.

— Patrick Valette, technicien forestier de l'Office National des Forêts

Pour plus ample information, consultez les ouvrages de Patrick Valette : *Promenons-nous dans la forêt autour de Lagrasse*, éditions ONF, 1997 ; *Les Plus Belles Balades dans l'Aude*, Les Créations du Pélican, 1994 ; *Lagrasse, au cœur des Corbières*, éditions ONF, 1996 (circuits VTT).

Didier Daeninckx

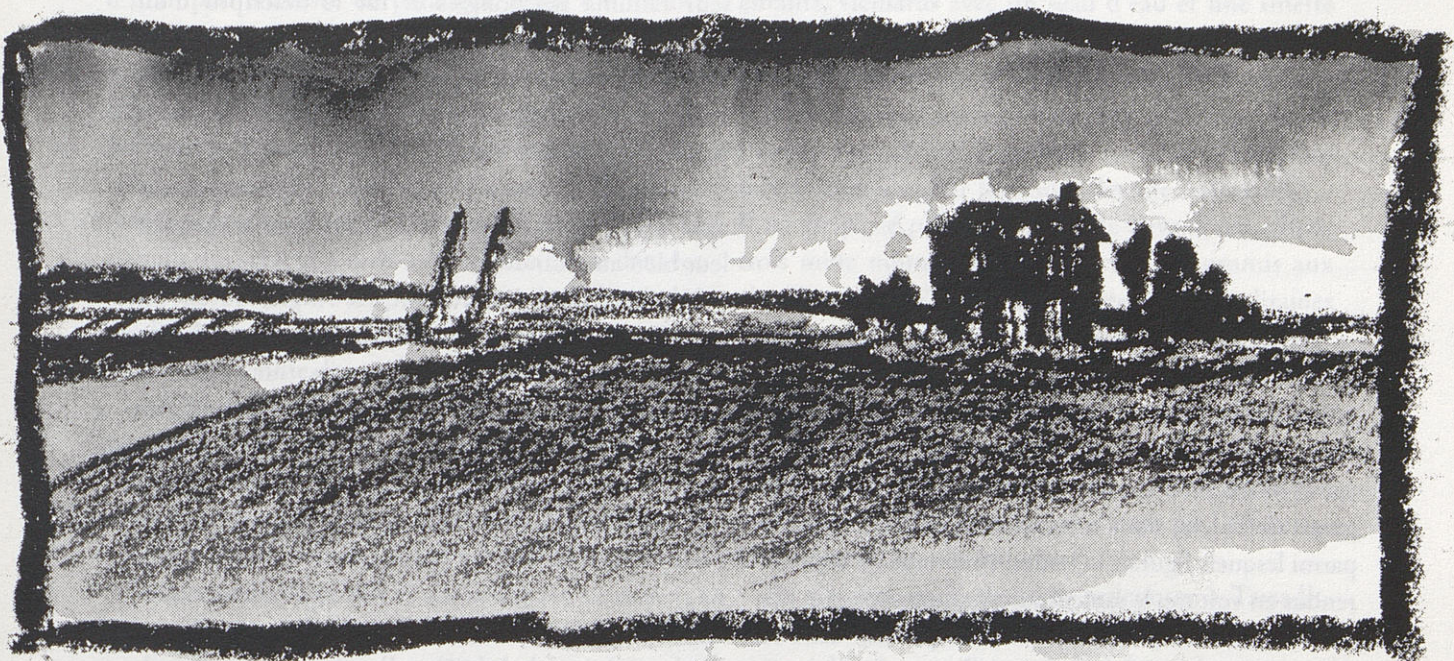
Gare aux enchères

On ne se remet jamais de la mort d'un enfant, même si ce n'est pas le sien. Je vivais depuis trois mois avec Tassadit et son fils Mourad quand ça nous est arrivé. Le téléphone qui sonne dans la nuit, la voix lasse d'une inconnue, des mots usés mille fois entendus à la télé, et qui cette fois vous glacent le cœur pour l'éternité... L'accident avait eu lieu près de la frontière espagnole, un camion couché sur la chaussée, et le père de Mourad qui roulait trop vite et depuis trop longtemps. Il s'en était sorti, seul le côté gauche de la voiture avait été broyé. Morgue. Cimetière. Tassadit avait refusé de lever les yeux sur lui, de lui parler. À la maison, elle avait découpé toutes les photos sur lesquelles il figurait, et jeté ses sourires au feu.

Khedoudja était née un an plus tard, puis un frère l'avait accompagnée que nous avons baptisé Francis, pour faire plaisir à mes parents. Comme deuxième prénom, il portait celui de son demi-frère, et je surprenais parfois Tassadit qui le lui murmurait, les yeux clos, en le serrant contre sa poitrine. Il lui arrivait souvent de suspendre ses gestes, à table, dans la rue, au volant alors que le feu venait de repasser au vert. Les coups de klaxon des énervés ne lui parvenaient pas. Je posais doucement ma main sur sa joue et j'attendais que sa tête pèse contre ma paume. Elle me souriait. Je savais alors que le fantôme s'éloignait.

Insensiblement, l'appartement s'était rétréci, au fur et à mesure que les enfants avaient commencé à cou-

Francis avait le droit de faire un tour en tracteur avec le fils Thieray qui avait acheté les bois qui longeaient la voie jusqu'aux Mousseaux. C'est en revenant de chez lui, seul, une poularde dans le cubas, que je l'ai croisé. Il m'a dit tout d'un coup, après-midi de l'été. Elle m'a dit tout d'un coup, après-midi de l'été. Elle m'a dit tout d'un coup, après-midi de l'été.



rir, à sauter, à jouer ensemble. Nous passions une bonne partie de nos jours de repos à pointer les annonces des journaux spécialisés, à téléphoner aux agences, arpenter les arrondissements du sud parisien et la banlieue proche, à la recherche d'un nouveau toit. Plusieurs fois, j'étais arrivé à la maison conquis par un duplex lumineux dont les fenêtres ouvraient sur le parc Montsouris, ou par un petit pavillon déniché lors d'une promenade dans le vieux Vanves. C'est tout juste si elle acceptait de venir les visiter, et rien ne trouvait grâce à ses yeux dès qu'elle était sur place. Dans un cas, il y avait trop de soleil, dans l'autre c'était trop sombre, l'appartement ne disposait pas de terrasse, je n'étais pas bricoleur et personne ne s'occuperait du jardin entourant la maison... Le ton avait monté, le soir où j'avais renoncé au pavillon de Vanves. Je m'étais levé alors qu'elle venait de refermer la porte de la chambre sur les enfants endormis.

— Je ne comprends pas à quoi tu joues, en ce moment ! C'était pourtant l'idéal...

Elle était venue poser son front sur mon épaule.

— Je ne t'ai jamais dit le contraire... Pardonne-moi, mais je ne supporte plus le regard des autres... J'ai besoin de quitter cette ville, de n'être plus qu'avec vous trois. Il faut que je parte... On pourra revenir, après, quand ça ira mieux...

Je l'ai embrassée, doucement.

— C'est impossible. Comment veux-tu qu'on se débrouille, j'ai mon travail ici, à Paris, et cela m'étonnerait que je puisse trouver quelque chose d'équivalent en province.

Devant son regard naufragé, j'ai déplié une carte routière de l'Île-de-France sur la table de la salle à manger, et j'ai tracé un cercle au feutre rouge qui passait par Nemours, Chartres, Éreux, Beauvais, Compiègne et Provins.

— Si je dois venir tous les jours au bureau à Montparnasse, il ne faut pas qu'il y ait plus d'une heure de train... Si on trouve quelque chose de bien à moins de cent kilomètres, je veux bien faire un effort...

Didier Ozeninckx

En fait, j'ai été contraint de déplacer la limite que je m'étais fixée de vingt kilomètres, à cause d'une annonce dans le journal des Domaines. La SNCF venait de déclasser une série de lignes d'intérêt régional et procédait à la vente de terrains, d'entrepôts, de gares, de haltes, dans une dizaine de départements parmi lesquels figurait le Loiret. Nous nous y sommes rendus en voiture, le samedi suivant, accompagnés des enfants. Le tronçon abandonné serpentait dans le Gâtinais, entre Villelodon et Yèvremont. La voie épousait le tracé des propriétés, contournait les vallons, longeait tour à tour le cours de la Bézonde, du Maurepas, de la Rimarde. Les premières installations que nous avons visitées étaient posées dans les endroits les plus anonymes du parcours, comme la halte de Quiercourt exposée à tous vents sur un plateau dénudé, entre deux forêts de chênes. Nous avons progressé par les chemins de campagne, en remontant vers Étampes. Il fallait quelquefois laisser la voiture et traverser des champs, soulever des barrières, franchir des barbelés pour, après tant d'efforts, découvrir une ruine sans intérêt. Le jour commençait à décliner quand nous avons dépassé le petit village d'Égray, trois fermes serrées autour d'un clocher et un château perché sur la colline derrière un rideau de peupliers. Le chemin de fer côtoyait la berge d'un étang puis coupait une départementale au bord de laquelle on avait planté une maison de garde-barrière. Une voiture immatriculée en Angleterre était garée sur le bas-côté, et nous avions attendu que le couple assez âgé ait terminé sa visite pour nous approcher à notre tour. Nous les avons retrouvés, la semaine suivante au milieu de dizaines d'autres personnes, dans la salle du Palais de Justice d'Orléans où se déroulait la vente aux enchères. Les premiers lots, des terres et des bois de rapport, trouvèrent rapidement de nouveaux propriétaires.

La bataille fut plus rude dès que le commissaire priseur ralluma ses bougies et lut le descriptif d'un ensemble de bâtiments qui constituaient les gares voyageurs et marchandises de Dadonval. Tassadit avait tenu à se placer au premier rang, et elle observait le manège des enchérisseurs.

— Je crois qu'on a de la chance... Ce sont presque tous des fermiers du coin... Ils sont là pour agrandir leur bien au moindre prix.

La suite lui donna raison. Les Anglais furent les seuls à nous disputer un moment la halte d'Egray, puis ils reportèrent leurs espoirs sur celle de Villelodon. Nous avons emménagé trois mois plus tard, en juillet, et j'ai mis mes vacances à profit pour surveiller le travail des artisans qui se succédaient dans notre nouvelle maison. Tassadit s'était prise de passion pour le passé de la halte et elle inventait toutes sortes de chasses au trésor. Francis et Khédoujda sillonnaient les alentours à la recherche de tout ce qui peuplait l'univers des garde-barrières. J'avais ainsi pu réinstaller la plaque émaillée portant le nom du village, les horaires de l'année 1927, ainsi qu'un panneau annonçant qu'« un train peut en cacher un autre ». D'autres objets, sifflet, casquette, drapeau rouge, burettes, lampes sourdes, éclisses, étaient disposés sur le banc de la minuscule salle d'attente pour être récurés. Le matin, je déjeunais face à l'étang, puis Tassadit me déposait sur le parvis de la gare. Le malheur semblait s'être effacé, et il était de plus en plus rare que le voile de mort obscurcisse ses yeux. Nous avons fait connaissance avec les fermiers d'Égray chez qui nous allions chercher des œufs, des volailles. Quelquefois

Francis avait le droit de faire un tour en tracteur avec le fils Thiellay qui avait acheté les bois qui longeaient la voie jusqu'aux Mousseaux. C'est en revenant de chez lui, seul, une poularde dans le cabas, que je l'ai croisée, l'un des tout derniers après-midi de l'été. Elle marchait sur les traces de l'ancien ballast en direction d'Étampes, chaussée de pataugas, vêtue d'un short kaki, d'un chemisier vert clair, et le dos barré d'un sac noir dont les sangles lui écrasaient la poitrine. Elle était accroupie et eut un mouvement de surprise en me voyant déboucher d'un chemin encaissé. Elle fit tomber une pièce métallique qui sonna contre les pierres. Je me baissai pour ramasser un de ces vulgaires trenails qui servent à maintenir les tire-fonds dans les traverses. Ses joues s'empourprèrent quand je le lui tendis. Je me fis la réflexion que je n'avais jamais vu rougir une femme de son âge.

— Si vous en faites collection, vous êtes tombée sur un nid... Il y en a plein les fossés. Ils les ont jetés, lorsqu'ils ont démonté la ligne... On trouve aussi des éclisses, et des vestiges d'aiguillage, un peu plus haut, vers Givriliers...

Elle a souri.

— Vous habitez par ici ?

J'ai répondu de manière évasive pour ne pas risquer de la voir placer ses pas dans les miens.

— Oui, un peu plus bas, après la forêt... Et vous, vous vous promenez ?

Les rides se sont faites plus profondes sur son front, et j'ai cru reconnaître cette ombre qui passait sur le visage de Tassadit.

— Pas vraiment, je suis en pèlerinage...

Ce fut à mon tour de rire.

— Je savais que tous les chemins menaient à Rome, mais j'ignorais que cela valait aussi pour les chemins de fer !

— Celui-ci ne menait pas à Rome, mais en enfer...

— Je ne comprends pas... de quoi parlez-vous ?

Elle a fermé les yeux et respiré profondément.

— Personne, par ici, n'a jamais voulu savoir. Il suffisait pourtant de suivre les rails. J'ai roulé dessus, en juillet 1942 en venant d'Austerlitz. Entassés par cent

dans des wagons à bestiaux. Hommes, femmes, enfants, vieillards avec un seau d'eau et une tinette pour le voyage. Ma mère est descendue à Pithiviers, au « Camp d'internement des Israélites » qu'ils avaient installé en plein centre-ville, près de la gare et de l'usine à sucre. Nous, les enfants, on a fait quinze kilomètres de plus, pour rejoindre Beaune-la-Rolande... Il en est passé plus de trois mille devant ces arbres, trois mille mômes de deux à seize ans promis aux chambres à gaz d'Auschwitz ! On est quelques dizaines à avoir survécu. Rien ne reste de notre martyr... Un terrain de sport a remplacé le camp de Pithiviers, un lycée celui de Beaune-la-Rolande... Ils ont effacé jusqu'aux rails...

J'aurais pu protester, dire que je n'étais pas d'ici, que ce qui n'était pas marqué n'avait pu s'effacer... mais les mots se sont interdits.

Je n'ai pas parlé de cette rencontre à Tassadit. Quand enfin elle trouve le repos, je demeure les yeux ouverts dans la nuit. J'entends la cadence des roues sur les rails, les plaintes des essieux, les cris...

On ne se remet jamais de la mort des enfants, car ce sont tous les nôtres.

Jean-Paul Goux

La chambre de bois

Un désastre, ai-je pensé, qu'est-ce que cela pourrait être? Évidemment, j'avais à l'esprit les images toutes prêtes de l'abandon, les toits crevés, les murs écroulés, un arbre poussé au beau milieu d'une salle à manger, les fenêtres qui battent sur des pièces vides, les planchers gonflés qui se soulèvent, les poutres effondrées barrant des couloirs et des portes dégondées, avec les armées de rats qui couinent au-dessus de vous, les nappes d'insectes blancs à livrée brillante qui ondulent devant vous et disparaissent sous les plinthes, les nids de bêtes qu'on ne connaît pas et qui soulèvent le cœur, les choses immondes, qui n'ont pas de forme, dans des coins, derrière une porte, sous un escalier, les traces des foyers sur les dallages, avec des boîtes de conserve rouillées à côté d'un matelas pourri, ou les images toutes prêtes du saccage, de l'acharnement méticuleux, de la complaisance maligne à la destruction et au ravage, avec des cheminées cassées à la masse, des murs badigeonnés à la graisse de machine, des graffiti obscènes gravés au couteau dans l'épaisseur des murs, des vitres en verre soufflé crevées une à une, des planchers arrachés à la barre à mine, des lavabos et des cuvettes de faïence cassés au marteau, des pierres d'angle descellées qui forment des tas, et toute l'activité méticuleuse d'une armée de mains acharnée à désosser tout ce qui peut l'être afin d'emporter un pan de tuiles, des portes, des plaques de cheminée, des tuyaux de plomb ou de cuivre, des crémones, des boutons électriques en porcelaine à coque de cuivre, des appliques à col de cygne, des plinthes et des lambris, des chambranles de placard et les rayons des placards, un évier de pierre, des chéneaux de zinc, les épis de zinc des faîtages. Mais, des matelas ignobles, des toits réduits à leur squelette, des lavabos fendus ou des acacias poussés dans une chambre, combien Maren n'avait-elle pas dû en voir, et ce n'était pas cela qui pouvait la désespérer au point de penser qu'un désastre avait frappé sa maison. Et quand bien même



il s'agissait cette fois précisément de sa maison, on ne juge pas désastreux l'état de sa maison quand on passe sa vie à rendre de nouveau vivables des maisons que dix mille raisons avaient rendues inhabitables, sans qu'il soit survenu quelque chose qui échappe absolument aux normes de l'abandon, de la destruction et du saccage. Le désastre, c'était l'irréparable, c'était le matin après la nuit de la neige, à Morgante, quand l'aube s'était levée dans les jardins suppliciés sous la neige, quand une nuit de neige avait anéanti les vieux pins et les vieux chênes toujours verts, les allées de buis et de lauriers. Et l'irréparable, pour une maison, c'était qu'il ne reste plus pierre sur pierre, c'était que l'amour qu'on lui portait fût à jamais insuffisant pour qu'on puisse à nouveau l'habiter, ou c'était qu'elle fût devenue à jamais inhabitable – et quelque chose maintenant rendait Chauvel à jamais inhabitable pour Maren. Et comment ne serait-il pas désemparé celui qui aime sa maison parce qu'elle lui semblait là pour toujours, sous les remparts de sa ville, parmi les vergers et les champs étroits où les moutons baissent sans fin la tête, ou au bout du village, avec un mur de pierre et une petite porte ouvrant sur les blés, ou dans la lisière du bois qui monte la colline, et à la fin du jour, depuis sa chambre, au printemps, il entend les bêtes qui se cherchent –, quand un beau jour, dans les vergers, les champs et les bois, tombent du ciel les grandes caisses jaunes ou rouges des supermarchés, les lotissements avec trottoirs, haies de thuyas, ronds-points goudronnés et entrées de garage sur la gauche ou sur la droite, les bretelles d'autoroute avec leurs raccordements en forme de trèfle, les énormes pylônes en cornières de fer où bourdonnent les lignes à haute tension? Mais on ne fait pas passer une autoroute à Chauvel, parce que Chauvel n'est pas sur un trajet qu'il faudrait livrer aux camions d'Espagne ou de Hollande, ai-je pensé, on ne l'ôte pas des champs à Chauvel, on ne jette pas des caisses colorées d'hyper-marchés autour de Chauvel, on ne fait pas de Meccano au-dessus de Chauvel, parce que Chauvel est loin, à côté, et qu'il y a sûrement tout ce qu'il faut à moins d'une demi-heure, les autoroutes, les caisses jaunes, les lotissements et les grands Meccanos. J'ai

Jean-Paul Goux

pensé à rien, à ce blanc qu'était pour moi le désastre irreprésentable de Chauvel.

Elle m'avait encore demandé si elle ne m'ennuyait pas, je lui avais répété que non, et puis elle m'avait dit comme elle aurait aimé pouvoir me faire découvrir Chauvel tel qu'il avait été, tel qu'elle l'avait connu quand elle y venait pour les mois d'été, et il me semblait qu'elle se sentait tenue de s'excuser par avance de n'avoir rien d'autre à m'offrir qu'un spectacle pitoyable, comme si je devais penser qu'elle y était pour quelque chose, comme s'il y avait pour elle une sorte de honte d'avoir à exhiber une part humiliée d'elle-même, la même sorte de gêne et la même sorte de souci qu'on voit aux parents d'un enfant malformé ou disgracié, aux parents d'une petite brute musclée qui vient d'être arrêtée après avoir laissé à demi-mort sur le trottoir un passant tabassé pour le plaisir, lorsqu'ils cherchent à prévenir votre malaise ou votre indignation en vantant les qualités cachées de leur monstrueuse progéniture, ou cette même sorte de gêne, ai-je pensé, qu'on voit aux enfants de vieux parents qui font tache dans la cérémonie où ils ont dû les convier, par leur allure, leur façon de parler, leur gros visage rouge, cet air de sortir de son trou, et ils souffrent de ces regards condescendants qu'ils ont surpris, que leurs parents ne soupçonnent même pas, et au moment même où ils sont humiliés, désirent violemment qu'ils disparaissent, ne se soient jamais montrés, ils en rajoutent dans leurs démonstrations affectueuses, et par dépit ou provocation multiplient les signes d'une intime complicité —, elle me parlait des tours de Chauvel, qui sont comme les doigts dressés autour de la coupe de la main, des deux enceintes de Chauvel, d'un escalier très raide et très étroit, appuyé contre un mur, en haut duquel on pouvait s'installer quand on n'avait pas le courage de monter dans la tour et qu'on voulait regarder par-dessus les murs, d'un bouquet de noisetiers poussé dans le clos, au pied de la courtine, près d'une tour jaune, où l'on voyait venir s'approvisionner les écureuils, le matin, quand on s'était posté dans l'herbe, sous une échauguette, elle disait qu'il n'y avait pas de nuits plus sombres que les nuits sans étoiles dans l'ombre du clos, qu'il arri-

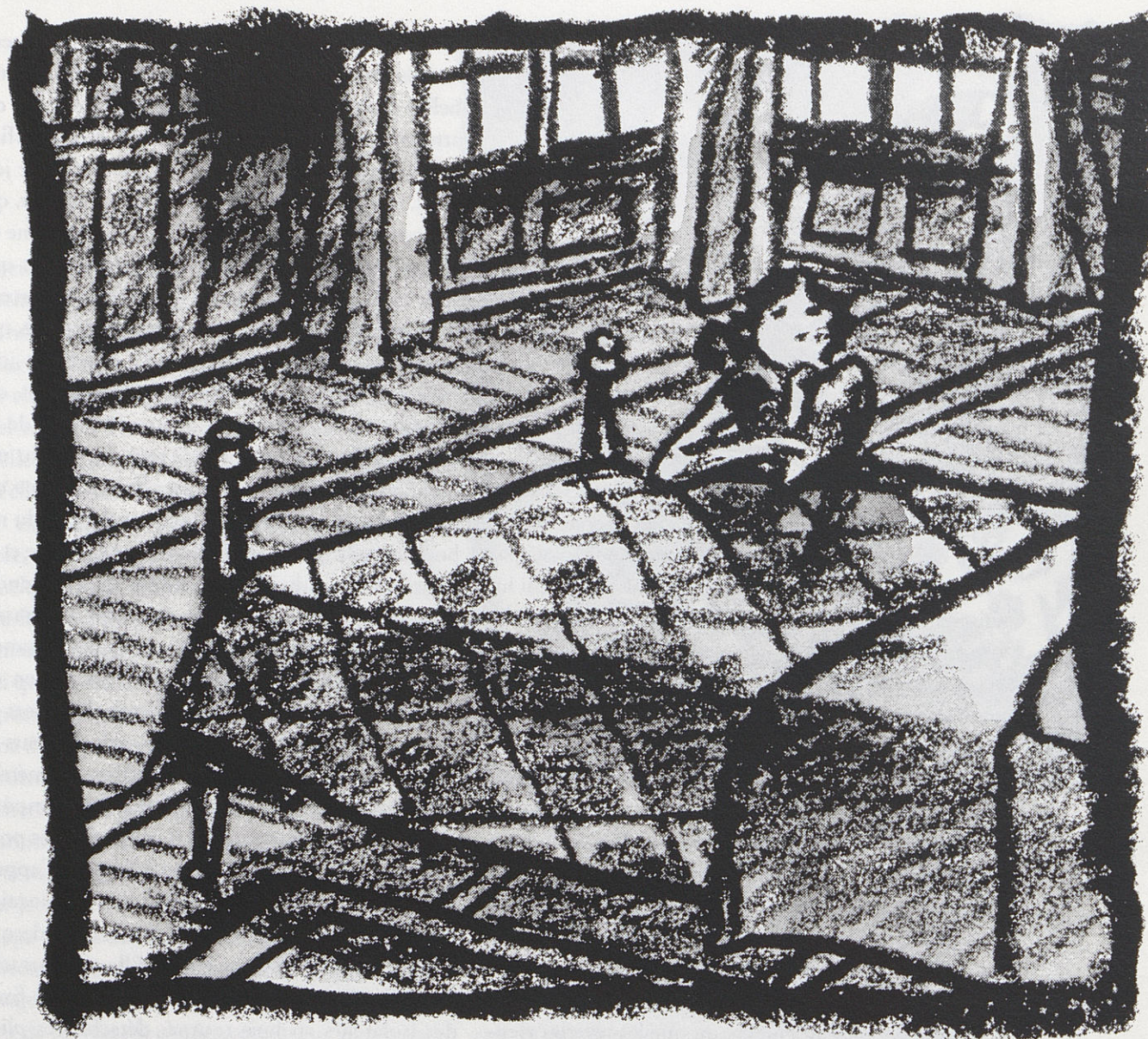


vait qu'on eût peur de ne même plus pouvoir distinguer ses propres mains, mais qu'en même temps, à l'abri des murs, on se sentait tellement sous bonne garde qu'on aimait cette peur vaine, et je pensais qu'un peu comme cet enfant disgracié avait tout de même de jolies mains, cette jeune brute musclée de l'affection pour sa mère, dans le désastre de Chauvel, dans la ruine de ses tours ou de ses murs, il était tout de même possible de sauver un pan de nuit sombre, une volée d'escalier, deux écureuils en train de gambader dans l'herbe matinale, d'enfouir une noisette, de s'arrêter soudain en plein élan, l'air aux aguets, en montrant leur ventre blanc, de revenir en arrière en deux bonds, de sauter à gauche puis à droite, sans raison apparente, comme s'ils avaient déjà oublié ce qu'ils cherchaient, je pensais que ce qu'on sauve du désastre est tellement dérisoire que c'est une cruauté supplémentaire envers soi-même de demander à ces menues reliques, à ces fragments détachés de la tota-

lité qui leur donnait une valeur, d'être les représentants de ce que nous avons perdu, je pensais que j'aurais à convaincre Maren de quitter Chauvel sans espoir d'y revenir, en lui disant qu'il était vain de s'acharner à rendre aimable ce qui a cessé de l'être et qu'on s'empêchait de vivre si l'on n'admettait pas que les choses elles aussi puissent mourir.

Elle disait que la plus belle pièce de Chauvel et la seule pièce vraiment belle, c'était la chambre de bois, qui avait été sa chambre –, et je ne devais pas croire que c'étaient les partis pris de l'affection qui lui faisaient ajouter qu'elle était même la plus belle chambre qu'elle eût jamais vue, car elle en avait vu beaucoup, des chambres, depuis quinze ans, dans les maisons où elle pénétrait, et de belles chambres qu'elle ne s'était pas contentée de regarder dans le détail, où il lui était même arrivé de passer quelques nuits, de s'endormir et de se réveiller, de vieilles chambres tout encloses au cœur des maisons, auxquelles on monte, qui sont tout au fond d'un couloir, après un décrochement, qui ont une haute porte étroite, et quand on l'a refermée derrière soi, on a senti le silence se poser, on a flairé son parfum, on a vu un rectangle de lumière briller sur le parquet, devant la fenêtre, on s'est allongé sur le lit en pensant que les rêveries viendraient avec légèreté si l'on restait ainsi un moment, chaque jour, en début d'après-midi, on a pensé qu'il serait bon d'y faire l'amour, le matin, après avoir ouvert les rideaux, de s'asseoir dans le fauteuil, avant le dîner, et d'y lire un moment, quand il a fait chaud tout le jour, qu'on a pris une douche et qu'on a mis des vêtements frais, qu'on a ouvert la fenêtre où passent maintenant des souffles d'air agréables à la peau, elle avait connu quelques vieilles chambres où l'on n'a jamais élevé la voix, qui avaient mûri doucement, qui donnaient envie de s'aimer lentement, ou de sourire aux choses pour qu'elles sachent qu'on les aimait bien, qu'on leur était reconnaissant d'être si discrètes et de nous accueillir parmi elles comme si c'était nous qu'elles avaient attendu depuis toujours, de belles chambres généreuses où l'on n'a jamais pleuré, qui calmaient vos blessures, qui ne vous forçaient pas à écouter leurs vieilles histoires mais qui avaient plein d'his-

toires à raconter quand on souhaitait les écouter, qui ne faisaient pas étalage de leur beauté et qui étaient belles parce qu'elles ne vous envahissaient pas d'une arrogante prétention à la beauté ou d'une suffisante conscience de leur beauté, et je me disais que je l'aimais, que je ne savais penser qu'avec lourdeur, que je ne comprenais rien à Chauvel tant qu'elle ne me disait pas ce qu'il fallait comprendre, je me disais qu'elle était belle, que je souhaitais de toutes mes forces que sa chambre de Chauvel ait échappé au désastre, qu'elle puisse toujours y sourire, que j'y puisse un jour la regarder dormir, m'y réveiller près d'elle –, car sa chambre de Chauvel, c'était une chambre de miel, une chambre de bois blond, tout entière du même bois léger, dont la couleur est elle-même une odeur légère, du sol au plafond si bien enveloppée du même bois odorant qu'elle semblait avoir été creusée et polie dans le bloc indivis d'une même matière tendre et résistante. Elle avait passé un été entier à décrocher les caissons du plafond, les rosaces à feuilles d'acanthe et les cabochons carrés à fleurs de lotus qui en occupaient les creux et qui étaient, comme les culots à palmettes d'une nef cistercienne, les seuls éléments ornementaux d'un décor réglé par la stricte géométrie des compartiments carrés du plafond, d'une composition alternée de panneaux carrés et rectangulaires pour les lambris, divisés en deux parties à hauteur d'appui par une cimaise, et, pour le parquet, d'une quinzaine de longues lames formant les travées au droit desquelles étaient posées les petites lames. Elle avait arraché de vieux clous, de vieux fils électriques torsadés fixés sur des isolateurs en buis tourné, détaché des plinthes pour y dissimuler de nouveaux fils, gratté des taches, effacé des traces de fumée, poncé à la paille de fer, colmaté des éclats avec une pâte qu'elle avait faite en récupérant la sciure de ponçage, passé au pinceau la térébenthine et l'huile de lin, elle avait vu revenir le réchampi des panneaux, légèrement plus clairs que leurs cadres, comme étaient légèrement plus claires les longues lames des travées du parquet, elle avait attendu que le bois s'imprègne à fond des bons fluides qui le nourrissaient, et dans ce lent nourrissage elle avait éprouvé bien davantage que la satisfaction d'une tâche conduite selon les règles ou ce sentiment de sa propre utilité qu'on éprouve en arrosant ses fleurs après la chaleur du jour, en soignant un petit animal blessé, il lui avait semblé qu'elle venait de nouer une nouvelle amitié, qu'elles allaient maintenant, elle et sa chambre, pouvoir s'occuper l'une de l'autre et se soutenir mutuellement en se faisant du bien. Et puis elle



avait passé la cire et, pendant de longues heures épuisantes, elle avait frotté à la brosse et au chiffon doux les caissons et leurs fleurs, la corniche incurvée qui couronnait le lambris et le raccordait au plafond, les moulures d'encadrement des panneaux et les panneaux eux-mêmes, les plinthes et le plancher, en usant cette fois d'une brosse à pied, ficelée sur la chaussure, et qu'elle frottait en sautillant sur l'autre jambe, en s'arrêtant toutes les cinq minutes, le souffle coupé, et les bras encore moulus d'avoir travaillé en hauteur des heures durant. Elle avait mis des rideaux crème aux deux fenêtres qui faisaient l'angle, parce qu'il n'y avait pas de volets intérieurs et que le soleil envahissait la chambre sitôt levé et vous réveillait, elle avait installé

son lit, une table, une chaise et un fauteuil, avait remonté une petite armoire, posé quelques livres à même le plancher, un électrophone et quelques disques, et l'été avait pris fin. J'ai pensé qu'il me manquerait toujours d'avoir passé tous les mois d'un été, dans mes dix-huit ou vingt ans, à m'occuper d'une chambre, mais qu'il n'était peut-être pas trop tard pour que j'apprenne à aimer une chambre et donc la maison qui l'abritait, je me suis dit qu'il serait bon d'apprendre auprès de Maren comment on pouvait aimer une chambre, j'ai souhaité de toutes mes forces que le désastre de Chauvel ait épargné sa chambre.

(Extrait de La Maison forte, à paraître aux éditions Actes Sud, 1998.)

vendredi 12 août

dimanche 9 août

Le programme de ce dimanche se trouve
en page 4

lundi 10 août

Parution du n° 40 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Les crêtes de Saint-Pierre-des-Champs, séquence émotion.*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents, animé par Antoine de La Taille
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Vladimir Maïakovski
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes, animé par Françoise Valon
- 16 h Film vidéo
Vie et mort des langues de Paule Zajdermann
Première partie : le grec et le latin
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« Théorie de la vérité chez Michel Foucault », par Maité Larrauri, qui enseigne la philosophie à Valence (Espagne)
- 17 h Cycle documentaire
La Mémoire obstinée de Patricio Gutzman
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Une lecture nietzschéenne de Dostoïevski », avec une lecture par les comédiens d'extraits des *Frères Karamazov*
- 19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église Saint Michel, par Jean-Pierre Lecaudey : César Franck
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Haut bas fragile de Jacques Rivette
- 22 h Rencontres philosophiques
« Exactitude et vérité », par Carlo Ginzburg, Jean-Claude Milner et Jean-Claude Zancarini
- 24 h Journal télévisé du Banquet

mardi 11 août

Parution du n° 41 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Perdu de vue, marche d'orientation à Lagrasse*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Pier Paolo Pasolini
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Film vidéo
Vie et mort des langues de Paule Zajdermann
Deuxième partie : le yiddish et l'akkadien
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« Critique et vérité » avec Bernard Simeone et les responsables des revues littéraires : *L'Indice*, Ricardo Bellofiore, *Quimera*, Ana Nuño, *La Quinzaine littéraire*, Maurice Nadeau
- 17 h Cycle documentaire
Close up, long shot de Moslem Mansour et Mahmoud Chokrollahi
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité biographique, Gide, Diderot », par Pierre Lepape
- 19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église Saint Michel, par Jean-Pierre Lecaudey : Charles-Marie Widor
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Van Gogh de Maurice Pialat
- 22 h Rencontres philosophiques
« L'énonciation messianique de la vérité », par Christian Jambet
- 24 h Journal télévisé du Banquet

mercredi 12 août

Parution du n° 42 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Sur les traces des cathares, pique-nique près de Termes*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Stefan Zweig
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« Le documentaire, cinéma de la vérité ? »,
par Jean-Louis Comolli
- 17 h Cycle documentaire
Desert Victory de The Army Film
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Travail et paresse de la vérité »,
par Guy Lardreau
- 19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église
Saint Michel, par Jean-Pierre Lecaudey :
Louis Vierne
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Dieu sait quoi de Jean-Daniel Pollet
- 22 h Rencontres philosophiques
« Vous êtes mes témoins », par Benny Lévy
- 24 h Journal télévisé du Banquet

jeudi 13 août

Parution du n° 43 de *Corbières matin*

- 9 h Sortie pédestre : *Pèlerinage à Boutenac, la chapelle Saint-Siméon*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Giuseppe Tomasi di Lampedusa
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
Lecture par les comédiens de *L'Invention du monde* d'Olivier Rolin
- 17 h Cycle documentaire
Photographies d'un camp, de Linda Ferrer-Roca
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
Olivier Rolin dialogue avec Bernard Comment
- 19 h 30 Concert-lecture, aux orgues de l'église
Saint Michel, par Jean-Pierre Lecaudey
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Maine-océan de Jacques Rozier
- 22 h Concert de jazz avec le Richard Calleja Quartet
- 24 h Journal télévisé du Banquet



vendredi 14 août

- Parution du n° 44 de *Corbières matin*
- 9 h Sortie pedestre : *Bergers et bergères, tous à Montagut (Thézan-des-Corbières)*
- 11 h Atelier de philosophie pour adolescents
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Georges Simenon
- 15 h 30 Atelier de philosophie pour adultes
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« *In vino veritas* », par Patrick de Marien,
David Moreno et Vincent Pousson
- 17 h Cycle documentaire : *Pas vu, pas pris*
de Pierre Carles
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Télévision : histoire d'une vérité »,
par Pierre Carles
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
La Mort d'Empédocle de Jean-Marie Straub
- 22 h Concert de clôture de l'académie d'orgue
- 22 h Lecture de *Ernesto Prim* de Raymond Lepoutre
- 24 h Journal télévisé du Banquet

samedi 15 août

- Parution du n° 45 de *Corbières matin*
- 9 h Sortie pedestre : *Surprise assomptionnelle, entre ciel et terre*
- 15 h Cycle vidéo *Un siècle d'écrivains*
Curzio Malaparte
- 16 h Les rencontres de l'abbaye
« La vérité des humbles », avec Georges
Barthas, et Rémy Cazals pour *Les Carnets de
guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*
- 17 h Cycle documentaire
Le marchand, le collectionneur et le peintre
- 17 h Atelier pour enfants : « Lecture de la rivière »
- 18 h Les rencontres de l'abbaye
« Le néolithique en Méditerranée »
par Jean Guilaïne
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Mes petites amoureuses de Jean Eustache
- 24 h Journal télévisé du Banquet

dimanche 16 août

- Parution du n° 46 de *Corbières matin*
- 9 h Sortie pedestre : *À l'assaut de Saint-Pierre
d'Alaric, près de Moux*
- 16 h Au petit cloître, les comédiens nous donneront
à entendre un florilège de textes en vérité.
- 17 h Cycle documentaire
Reprise d'Hervé Le Roux
- 21 h 30 Cinéma aux étoiles
Le Carrosse d'or de Jean Renoir
- 23 h 30 Concert de Reggae, avec le groupe *Shanti*



renseignements pratiques

Lieux et horaires d'ouverture**La librairie**

de l'abbaye est ouverte tous les jours, de
10 heures à 20 h 30.

Les expositions

L'Invention du monde, matériau romanesque
d'Olivier Rolin.

L'œuvre photographique de Claude Simon
Cuisine des moines de l'abbaye

Les projections du cycle vidéo

ont lieu à 15 heures et 17 heures, dans la salle
des gardes, au premier étage de l'abbaye.

Les ateliers de philosophie

pour adolescents, chaque matin à 11 h à partir du
lundi 10 août, à la bibliothèque municipale
pour adultes, chaque jour à 15 h à partir
du lundi 10 août, à l'école
Renseignements et inscriptions dès aujourd'hui
à l'accueil

Le bistrot du Banquet

Au comptoir du livre, est ouvert tous les jours à
l'abbaye de 10 heures à 22 h 30. Y sont
proposés : dégustation de vin, boissons, glaces,
tartines du pays, salades...

Le cinéma aux étoiles

a lieu chaque soir à 21 h 30 à l'abbaye.
Entrée: 30 F, gratuit pour les moins de 12 ans.

L'édition de Minuit

journal télévisé du Banquet, chaque soir à minuit
sur le boulevard de la Promenade

Sorties pédestres

Le rendez-vous est fixé chaque matin à 9 heures pré-
cises au Point Accueil du Banquet, sur le boulevard de la
Promenade. Les circuits durent de 2 à 3 heures environ.
Prévoir un quart d'heure ou une demi-heure de plus en
fonction de la situation du sentier par rapport à
Lagrasse. Prévoir des chaussures de marche confort-
ables, un couvre-chef, et un demi-litre d'eau au mini-
mum par personne.

Restaurants

Les restaurateurs partenaires du Banquet :

Hostellerie Charlemagne 04 68 43 10 89

Le Saint-Hubert 04 68 43 15 22

Le Temps des Courges 04 68 43 10 18

corbières matin

Corbières matin

est le bulletin de l'association
Le Marque-page (régie par la loi de 1901).

Adresse

11220 Lagrasse; tél. : 04 68 24 05 75

Directeur de publication

Jean-Michel Mariou

Comité de rédaction

Dominique Blanc, Michèle Planel,
Alain Raybaud, Jean-Yves Masson, Florence Jammot,
Bernard Simeone, Jean-Claude Zancarini.

Illustrations

Eric Héliot, Jean-Louis Tripp

Corrections

Anne-Laure Jourdain
Philippe Menestret

Stagiaire

Elsa Brunet

Conception graphique

Imme Werner

Photo numérique

Prise de vue : Cédric Martigny
Traitement de l'image : Lise Terdjman
et Olivier Riquet

Publicité

Célia Fayeton

**Impression sur DocuTech Xerox,
 finition sur BDF de CP BOURG à l'école du village**

Ludovic Van Den Driessche, Didier Legoué

Diffusion

Suzanne Beaujour

Distribution

L'Indépendant/Midi-Libre.

Corbières matin est édité grâce au soutien de
The Document Company Xerox,
des papeteries OTP Xerox et de l' A.O.C. Corbières.

Retrouvez le Banquet du livre et *Corbières matin*
sur Internet

<http://www.mle.asso.fr/banquet>

Conception

Francisco Cabrita, Alexandre Ganea
et Camille Harang



Château les Ollieux
Romanis

CORBIERES
CRU BOUTENAC

Jacqueline et François BORIES
vignerons éleveurs
Château des Ollieux Romanis - 11200 Montseret
Tél : 68 43 32 74 - Fax : 68 43 35 45
sur la route D 613

Visite des chais et vente directe tous les jours

corbières matin

Ateliers de philosophie animés par
Antoine de La Taille et Françoise Valon

« Théorie de la vérité chez Michel
Foucault », par Maité Larrauri

Soirées philosophiques
« Exactitude et vérité », par
Carlo Ginzburg, Jean-Claude Milner
et Jean-Claude Zancarini

Un siècle d'écrivains
Vladimir Maïakovski

Cycle documentaire
La Mémoire obstinée
de Patricio Gutzman

Haut bas fragile de Jacques Rivette
